

LE MYRTE ET LE SAKURA : UN AUTOMNE À BASTIA

Seb Le Réveur



Le Myrte et le Sakura : Un Automne à Bastia

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Éclat de l'Immortelle	4
Chapitre 2 : La Fuite en Defender	11
Chapitre 3 : La Crique des Ombres	16
Chapitre 4 : Le Verdict du Granit	22
Chapitre 5 : Le Poids du Chrysanthème	26
Chapitre 6 : L'Orage et l'Abri	31
Chapitre 7 : La Traque Silencieuse	42
Chapitre 8 : Le Sang du Maquis	47
Chapitre 9 : La Golden Hour	52
Chapitre 10 : L'Appel du Clan	56
Chapitre 11 : Le Serment des Falaises	62
Chapitre 12 : La Confrontation des Pères	68
Chapitre 13 : Le Sacrifice d'Akane	73
Chapitre 14 : Le Pacte de l'Honneur	78
Chapitre 15 : L'Automne des Possibles	83

Chapitre 1

L'Éclat de l'Immortelle

L'air n'était plus une substance gazeuse, mais un linceul de plomb, une étoffe de feu qui se collait aux poumons à chaque inspiration. À dix-neuf ans, Akane savait que le monde se divisait en deux catégories : ceux qui subissaient le silence et ceux qui l'habitaient. En fuyant l'escorte pesante des hommes de Kenji, ces spectres de discipline qui la suivaient depuis son arrivée au port de Bastia, elle avait cherché la brûlure. Elle voulait que le soleil corse dévore cette peau de porcelaine que son père polissait comme une arme de diplomatie.

Elle s'engouffra dans les ruelles du vieux Bastia, là où le linge pendu aux fenêtres agitait des mains blanches et désespérées. Ses sandales claquaient sur le pavé irrégulier. Un rythme saccadé. Une bête traquée. Elle sentait la sueur perler entre ses omoplates, une trace d'humidité humaine sous sa robe de soie légère, preuve qu'elle existait au-delà de son nom, au-delà du clan. Puis, il y eut le tournant. Une placette écrasée de lumière où le temps semblait s'être liquéfié. Niché contre un mur de granit ancestral : le bar « U Filanciu ».

Le nom seul évoquait le rapace qui survole les abîmes. Akane s'arrêta, le souffle court, les narines assaillies par un mélange entêtant : l'arôme âcre du café serré, la douceur poisseuse du myrte et, dominant tout le reste, cette odeur d'immortelle que le vent du maquis transportait depuis les hauteurs du Cap. C'était une odeur de terre brûlée, de résine et de miel sauvage. Une odeur qui ne demandait pas pardon.

Elle franchit le seuil de la terrasse. L'obscurité fut d'abord un voile, puis le décor se révéla. Les tables en bois, usées par des décennies de confidences, semblaient attendre le retour des fantômes. Les cigales sciaient le silence avec une frénésie

électrique. Un cri de vie avant l'épuisement. C'est alors qu'elle le vit.

Il était assis près du bar, à la limite exacte où l'ombre dévorait la lumière. Il ne lisait pas. Il ne buvait pas. Il était une extension naturelle du chêne. Matteo.

Le battement de cœur d'Akane changea de texture. Ce n'était plus la panique de la fuite, mais une vibration tellurique. Un tambour de guerre mué en mélodie d'attente. Il leva les yeux. Le regard de Matteo n'était pas celui d'un homme qui observe une étrangère, mais celui d'un homme qui reconnaît une vérité oubliée. Des yeux de tempête apaisée, sombres comme la mer avant l'orage. Dans ce regard, Akane se sentit déshabillée de ses titres et de sa maîtrise martiale. Elle n'était plus l'héritière d'un empire bâti sur le fer. Elle n'était qu'une peau qui brûle. Une âme qui cherche de l'eau.

Le silence s'installa, plus dense que la canicule. Un silence de cathédrale. Ou de champ de bataille après le dernier souffle. Akane ne pouvait pas détourner les yeux. Elle sentait le sel sécher sur son visage, marquant son appartenance éphémère à cette île. Elle vit les mains de Matteo posées à plat sur le bois. Des mains de travailleur, larges, aux articulations marquées par les cicatrices invisibles de la terre. Une cicatrice fine barrait la base de son pouce. Akane ressentit une envie irrépressible de poser ses doigts fins de musicienne sur cette marque de vie.

— Tu n'es pas d'ici, murmura-t-il enfin.

Sa voix était un grondement sourd, un écho du maquis remuant dans la nuit. Pas une question. Un constat. Akane s'avança, ses talons ne faisant aucun bruit sur la pierre. Elle s'assit à la table voisine, ses genoux frôlant presque les siens.

— Est-ce que quelqu'un l'est vraiment ? répondit-elle, sa voix chargée d'une sincérité qu'elle s'interdisait d'ordinaire.

Matteo esquissa un mouvement de tête. Un signe de respect. Il ne souriait pas. Le sourire était un luxe, ou une faiblesse, dans ce monde de rocs.

— Ici, on est de la terre ou on est du vent. Le vent finit toujours par partir. La terre, elle, regarde le vent passer.

Akane sentit l'implication. Elle était le vent. Elle était celle qui traverse, ne laissant qu'un sillage de parfum et de regrets. Mais elle ne voulait pas partir. Pas avant d'avoir compris pourquoi cet homme possédait la clé d'un coffre qu'elle ne savait même pas porter en elle. Elle regarda ses propres mains, si blanches contre le bois sombre. Elle pensa à la discipline japonaise qui exigeait que chaque émotion soit contenue. Ici, tout semblait éclater. La chaleur faisait transpirer les pierres. Les cœurs battaient à fleur de peau.

— Je cherche un endroit où mon nom ne signifie rien, confia-t-elle dans un souffle.

Matteo tourna à nouveau son visage vers elle. À cette distance, elle pouvait voir le grain de sa peau, l'éclat ambré de ses iris captant les derniers rayons de la « golden hour ».

— Alors tu es au bon endroit. Ici, on ne demande pas de nom. On demande si tu as soif. On demande si tu as peur du noir.

Il se leva d'un mouvement puissant, dégageant une aura de protection tranquille. Il revit avec deux verres. Juste une eau fraîche et un filet de sirop de myrte violet, comme un secret partagé. Il posa le verre devant elle. Leurs doigts se frôlèrent.

Un choc. Une fin. Un début.

Ce fut une décharge électrique qui s'écrasa dans son plexus solaire. Dans cette suspension du temps, elle vit tout : les hivers solitaires de Matteo dans les bergeries,

le silence des crêtes, la fierté d'une lignée qui n'avait jamais courbé l'échine. Et lui, dans le creux de sa paume, ressentit peut-être la solitude des gratte-ciels, le froid des appartements de luxe et cette soif d'appartenance qui la rongait.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle but une gorgée. Le goût était à l'image du lieu : amer et sucré. Sauvage. C'était le goût de la Corse. Le goût de Matteo. Autour d'eux, le monde continuait de s'embraser. Les cigales augmentèrent leur cadence, un crescendo avant la lune. Mais dans la bulle du « U Filanciu », le silence était devenu leur langage. Un langage de non-dits et de battements synchronisés.

Akane sentit la présence des hommes de son père avant de les voir. Une tension dans l'air. Une ombre trop précise à l'entrée de la ruelle. Son instinct de guerrière se réveilla. Elle se tendit, muscles prêts pour la confrontation. Matteo ne bougea pas, mais ses yeux devinrent d'acier. Il posa sa main sur la sienne. Non pour la retenir. Pour l'ancrer. Sa main était lourde, rassurante comme le granit.

— Reste, dit-il simplement.

Un ordre qui ressemblait à une supplique. Un rempart. Akane sentit les larmes monter, une vulnérabilité inédite. Dans ce bar décrépit, elle se sentait enfin en sécurité. Pas la sécurité des vitres blindées, mais celle d'une âme ayant trouvé son port. Elle laissa l'ombre s'approcher. Elle ne voyait que Matteo. Elle ne sentait que l'odeur de l'immortelle qui émanait de lui. Cette fleur qui ne se fane jamais.

Le silence se fit plus lourd, chargé d'une électricité que l'orage à venir ne pourrait décharger. Les cigales se turent brusquement. Le premier souffle du *libeccio* s'engouffra sur la terrasse. Matteo l'entraîna vers le fond du bar, là où les secrets étaient les mieux gardés. Akane le suivit sans hésiter, abandonnant son héritage et sa solitude.

L'obscurité à l'arrière de la salle était une présence. Un velours épais saturé de bois vieux. Matteo ne l'avait pas lâchée. Pour Akane, habituée aux gants de soie, ce contact était une déflagration. Sa main savait retenir sans emprisonner. Ils s'assirent sur une banquette de cuir craquelé. Leurs cœurs battaient à l'unisson, deux métronomes accordés par le destin.

— Ton père ne te lâchera pas, dit-il avec une lucidité qui la fit frissonner. Pour ces hommes, l'amour est une faiblesse dans la cuirasse.

— Et pour toi ? demanda-t-elle.

— Pour moi, l'amour, c'est de savoir qu'on est prêt à brûler tout le maquis pour garder une seule étincelle vivante. C'est de voir quelqu'un et de se dire : « Enfin, je n'ai plus besoin de monter la garde. »

Il effleura sa joue. Akane sentit ses barrières s'effondrer. Elle n'était plus l'héritière. Elle n'était plus la guerrière aux réflexes de félin. Elle était une femme de dix-neuf ans, terrifiée et émerveillée. Soudain, un bruit de moteur rompit la trêve. Une berline noire ralentissait dans la rue. Des ordres furent donnés en japonais. Secs. Tranchants. Matteo se leva, l'entraînant vers l'escalier de bois.

— On va passer par les toits. Ils s'attendent à ce qu'on reste terrés. On va leur montrer qu'on est des faucons.

Ils sortirent par une petite lucarne. L'air frais les frappa, apportant l'iode et le maquis. Akane s'élança sur les tuiles romaines. Elle sentit la soie de sa robe, cette étoffe impériale si peu faite pour l'exil, s'accrocher à l'arête d'une pierre. Un déchirement sec. Une égratignure sur la cuisse. La douleur était une ancre dans la réalité brute. Elle courait, silhouette de grâce et de fer, suspendue entre ciel et mer. Matteo guidait la marche, connaissant chaque recoin d'ombre.

Ils atteignirent une ruelle obscure où attendait un vieux Defender. Matteo sauta le premier, puis tendit les bras. Elle se laissa tomber. Il la serra contre lui. Une seconde éternelle.

— Bienvenue en Corse, Akane.

Le moteur s'ébroua dans un râle de vieux lion. Sans phares, Matteo s'engagea dans le dédale. Derrière eux, les lumières de Bastia ; devant eux, l'obscurité protectrice. La route s'élevait, quittant le port pour les replis sauvages. À chaque virage, la mer apparaissait, miroir de leurs désirs. Akane regarda le profil de Matteo. Il n'était plus seulement un bloc de granit. Il devenait une terre qui s'abreuve, une terre capable de nourrir le bourgeon qu'elle était.

Il finit par arrêter le véhicule sur une crête. Un balcon suspendu entre les abîmes. Le silence fut assourdissant.

— Pourquoi m'as-tu aidée ? demanda-t-elle.

— Parce que tu as regardé l'horizon comme si tu cherchais une sortie qui n'existait pas. Et parce que, pour la première fois, j'ai eu l'impression que ce n'était pas moi qui étais seul sur cette île.

L'aveu était d'une honnêteté brutale. Akane tendit la main, posant ses doigts sur la joue de Matteo. Sa barbe naissante piquait sa paume. Une sensation réelle. Il ferma les yeux, s'abandonnant à cette bénédiction. Dans ce geste, il n'y avait plus de clans, plus de vendettas. Leurs visages se rapprochèrent avec la lenteur d'une construction. Chaque millimètre était une pierre posée.

— Ils viendront, souffla-t-elle, ses lèvres frôlant les siennes.

— Qu'ils viennent.

Dans ce baiser qui scella leur alliance, Akane comprit que la tempête ne viendrait pas du ciel. Elle était déjà là. Une tempête de sang et de douceur. Le granit épousait la soie. Le Myrte et le Sakura s'enracinaient. Matteo fit glisser son pouce le long de sa mâchoire, un geste d'une lenteur exquise suspendu aux astres. Il l'installa contre lui dans l'habitacle, créant un nid de cuir et de chaleur.

Akane ferma enfin les yeux. Elle n'était plus une cible. Elle était une vibration. Elle écoutait le monde. Elle écoutait le souffle de Matteo. Elle écoutait la vie qui pulsait dans leurs veines entrelacées. Le temps s'était définitivement arrêté dans ce repli sauvage où deux cœurs venaient d'architecturer une demeure éternelle. Chaque battement de son cœur disait son nom. Akane. Akane. Akane.

C'était une prière adressée à la nuit. Un défi lancé aux étoiles. Ils étaient là, au cœur du maquis, prêts à affronter l'aube. Car même si le monde s'écroulait, ils auraient toujours cette étincelle d'immortelle qui ne s'éteindrait jamais dans l'obscurité. L'éternité commençait ici, entre l'odeur du fer froid et la chaleur d'un premier amour qui avait le goût du destin.

Chapitre 2

La Fuite en Defender

Le vieux Land Rover Defender grinça, une plainte de métal et de gomme contre le bitume brûlant de la place Saint-Nicolas. À l'intérieur, l'air était une mélasse épaisse, saturée d'une odeur de gasoil, de vieux cuir tanné et de cette pointe d'origan séché qui semblait incrustée dans la carrosserie. Matteo ne regardait pas Akane. Ses mains, larges, aux jointures blanchies, agrippaient le volant avec une ferveur désespérée. Ses avant-bras, sculptés par la terre et le port des filets, étaient parsemés de fines cicatrices claires, traits d'argent racontant une vie de luttés contre le granit et les épines.

Akane, recroquevillée sur le siège passager, sentait son cœur battre contre ses côtes comme un oiseau pris au piège. Chaque pulsation résonnait dans ses tempes, un tambour sourd cherchant à couvrir le bruit des berlines noires qui s'étaient déployées sur le port. Elle voyait encore le visage de marbre des hommes de son père, ces ombres en costume sombre qui n'appartenaient pas à la lumière dorée de la Corse. Ils étaient des taches d'encre sur une carte postale.

« Reste basse », murmura Matteo.

Sa voix était un grondement, un écho de la terre. Akane obéit, glissant plus bas dans le fauteuil défoncé. Le ressort du siège piqua sa hanche, une douleur vive qui l'ancra dans l'instant. Elle n'était plus l'héritière d'un empire d'acier ; elle n'était qu'une respiration saccadée dans l'habitacle d'un vieux 4x4, une fugitive cherchant refuge dans l'ombre d'un homme qui ne savait rien d'elle, sinon sa peur.

Le Defender s'engagea dans les ruelles montantes de Bastia. Matteo conduisait avec

une précision brutale. Soudain, une lueur blanche balaya le rétroviseur, trop vive, trop fixe. Une voiture les suivait à distance. Matteo jura entre ses dents et vira brusquement à gauche, s'engouffrant dans un passage si étroit que les rétroviseurs frôlèrent les murs de chaux ocre.

« Pourquoi tu fais ça ? » demanda Akane. Sa voix était un fil de soie prêt à rompre.

Matteo changea de vitesse, le levier vibrant sous sa paume. Il jeta un œil au miroir. L'ombre noire avait disparu derrière un virage, mais la menace restait électrique, palpable.

« Parce qu'on ne laisse pas crever ce qui brille encore », finit-il par lâcher. « Pas ici. »

L'honnêteté du propos fit mal à Akane. Dans son monde, on cachait son âme derrière des protocoles millimétrés. Matteo, lui, touchait la chair à vif de son isolement. Ils quittèrent les dernières maisons. Le bitume laissa place à une piste de terre rouge qui s'enfonçait dans le vert sombre du maquis. C'était la "golden hour", l'heure où la lumière devient liquide, transformant le schiste en monuments sacrés.

L'odeur changea brusquement. Le sel fut balayé par l'arôme puissant du ciste ladanifère. Une odeur de résine et de terre chaude. Akane osa se redresser. L'air tiède jouait avec ses cheveux noirs, mais elle ne fit pas un geste pour les écarter. Elle regardait les montagnes se refermer derrière eux.

« Ils ne nous suivront pas ? » demanda-t-elle, les doigts crispés sur la portière.

« Ils peuvent essayer », répondit Matteo. « Mais la montagne n'aime pas les voitures noires. Si tu ne respectes pas le sol, il t'avale. »

La piste devenait chaotique. Le Defender tressautait, envoyant des décharges d'adrénaline dans le corps d'Akane. Leurs épaules se frôlèrent. Le contact fut bref, une

brûlure de chaleur humaine traversant le tissu fin de son chemisier. Elle sentit ses muscles se détendre, une reddition progressive à l'inconnu.

Matteo luttait contre une émotion sans nom. Il avait ramassé cette fille par instinct, mais l'oiseau était complexe. Elle dégageait un parfum de fleur de cerisier, un arôme délicat qui jurait avec la sueur de l'habitacle. Elle était le Sakura égaré dans le Myrte.

Il s'arrêta sur un replat rocheux. Le moteur s'éteignit dans un râle, laissant place à un silence assourdissant. Bastia n'était plus qu'une poignée de bijoux éparpillés au bord d'une mer d'encre.

« On est en sécurité », dit Matteo. Ses mains sur ses genoux tremblaient imperceptiblement.

Akane tourna la tête. La lumière sculptait le profil de Matteo, sa mâchoire couverte d'une barbe de quelques jours.

« Pourquoi m'aider ? » répéta-t-elle. « Tu ne sais pas qui est mon père. »

Matteo soutint son regard. « Je sais que tes yeux criaient. Et je sais qu'ici, sur ce sommet, tu n'es personne. Moi non plus. Juste deux respirations sous le ciel. »

Le mot "personne" résonna comme une libération. Akane tendit la main et effleura la cicatrice sur l'avant-bras de Matteo. Sa peau était rugueuse, habitée par le battement rapide d'une veine. C'était un geste de reconnaissance, une alliance scellée dans la poussière. Matteo ne retira pas son bras. L'intimité était brute, dénuée de mots.

« Comment t'appelles-tu ? »

« Akane. Rouge profond, comme le ciel avant la nuit. »

Matteo regarda l'horizon pourpre. « Alors tu es à ta place. C'est l'heure où tout commence en Corse. »

Le silence n'était plus lourd, mais protecteur. Autour d'eux, le maquis s'éveillait, exhalant des parfums de myrte et de rosée. Dans l'habitacle exigü, l'espace entre eux semblait chargé d'une électricité statique, une promesse de non-dits. Matteo finit par poser sa main sur celle d'Akane. Ses doigts recouvrirent les siens avec une lenteur infinie. *Je suis là.*

Ils quittèrent le véhicule pour rejoindre une vieille bergerie en ruine, dissimulée par le lierre. L'intérieur sentait le foin sec et la pierre froide. Matteo alluma une bougie dont la flamme dansa sur les murs de granit. Akane s'approcha de lui, posant sa main sur sa poitrine, là où son cœur battait avec une force tranquille.

« Merci, Matteo. »

Il prit son visage entre ses mains, ses pouces caressant ses tempes. « Ne me remercie pas. Tu es la lumière que je n'attendais plus. »

Leurs fronts se touchèrent. Dehors, le vent se leva, mais l'immortelle ne fana pas. Akane s'allongea sur un lit de camp, s'enveloppant dans une couverture qui sentait l'homme et la terre. Matteo s'assit au sol, le dos contre la porte, surveillant l'obscurité.

« Matteo ? » murmura-t-elle, déjà à moitié endormie. « Comment s'appelle cette fleur qui sent si fort ? »

« C'est l'immortelle, Akane. Elle ne fane jamais. »

« Un beau nom pour un commencement... »

Dans le silence vibrant du Cap Corse, alors que les étoiles entamaient leur dérive, la

promesse d'un automne à Bastia prenait racine. Le danger n'était pas écarté, il s'embusquait dans les ombres, mais dans la bergerie perdue, l'amour était une forteresse.

Matteo se leva doucement pour vérifier les alentours avant l'aube. Il s'arrêta sur le seuil, regardant la jeune femme. Elle n'était plus une héritière en fuite, elle était devenue une part de cette terre. Il sortit dans la fraîcheur du matin, le premier rayon de soleil frappant son visage buriné. Le combat viendrait, mais il savait enfin pour quoi il se battait.

Le Myrte et le Sakura. Dans les replis sauvages de l'île, le livre de leur vie s'écrivait enfin avec l'encre de la liberté, scellé par le souffle rauque de la montagne qui, ce soir-là, avait choisi de les abriter.

Chapitre 3

La Crique des Ombres

Le vieux Defender de Matteo gémissait sous l'effort, ses suspensions fatiguées protestant à chaque cahot du chemin de terre qui serpentait vers les entrailles du Cap Corse. À l'intérieur de l'habitacle, l'air était une masse solide, saturée de l'odeur du cuir usé et de cette fragrance sauvage que le vent rabattait depuis les sommets : un mélange d'immortelle chauffée à blanc et de terre sèche. Akane gardait les mains posées à plat sur ses cuisses. Ses doigts, longs et fins, tressaillaient imperceptiblement. C'était un réflexe hérité du kendo : être prête à bondir. Mais ici, face à l'immensité bleue qui se découpait entre les dentelles de granit gris, ses ennemis habituels — le protocole, l'ombre de son père, le poids des alliances — semblaient s'être dissous dans la poussière soulevée par les pneus.

Matteo conduisait avec une économie de mouvements qui la fascinait. Ses mains l'accompagnaient. Largues, calleuses, marquées par la vigne et les filets, elles ne luttèrent pas contre le volant. Il semblait lire la roche avant même qu'elle n'apparaisse. Elle l'observa à la dérobée : son profil de médaille antique et ce pli au coin de l'œil, trace indélébile d'une vie passée à scruter l'horizon. Le moteur s'éteignit enfin dans un dernier hoquet métallique. Le silence qui suivit fut d'abord assourdissant, un vide immense que seul le crissement des cigales venait rayer.

— Ici, le temps n'a pas de prise, murmura Matteo, sa voix basse vibrant comme le tonnerre lointain. On l'appelle la Crique des Ombres. Pas parce qu'elle est sombre, mais parce qu'on y laisse la sienne derrière soi.

Akane descendit du véhicule. La chaleur la frappa de plein fouet, une caresse brûlante qui lui fit fermer les yeux. Elle suivit Matteo sur le sentier étroit, ses bottines de cuir

urbain glissant sur les épines de pin roussies. Son corps, habitué à la verticalité de Shinjuku, devait réapprendre la courbe, l'accidentel, le sauvage. Lorsqu'ils atteignirent le sable, un croissant immaculé niché entre deux bras de roche noire, elle s'arrêta net. L'eau était d'une transparence surnaturelle. L'odeur était différente ici : les cristaux d'iode dominaient, une morsure blanche qui lui ouvrait les poumons.

— Tu peux l'enlever, dit-il simplement.

Akane sursauta. Elle comprit qu'il parlait de son armure invisible. Cette rigidité dans ses épaules, cette façon qu'elle avait de surveiller les angles de sortie.

— Je ne sais pas comment faire, avoua-t-elle dans un souffle. On m'a appris à être une lame. Une lame ne se repose jamais.

Matteo fit un pas vers elle. La distance se réduisit, laissant place à une tension électrique. C'était la collision douce entre le granit et la soie. Il leva la main et effleura de ses doigts rugueux la joue d'Akane. Le contraste fut un choc. Elle ne recula pas ; elle pencha la tête, fermant les yeux pour ressentir ce contact qui n'était ni une attaque, ni une exigence.

— Une lame finit par se briser si elle ne rencontre que l'acier, dit-il. Ici, il n'y a que de l'eau. Laisse-toi dissoudre. Ton nom n'existe pas. Tu es juste une respiration parmi d'autres.

Elle retira ses chaussures, sentant le sable chaud se glisser entre ses orteils. Puis, d'un geste lent, elle défit les boutons de sa chemise de lin. Sous la lumière déclinante qui virait à l'ambre, sa peau paraissait diaphane. Matteo retint son souffle. Sur son épaule droite, une fine cicatrice blanche barrait la perfection de sa chair. Il s'approcha encore, son souffle tiède venant caresser sa nuque.

— C'est là que tu caches ta douleur ? murmura-t-il en effleurant la marque.

— C'est là que je cache mon nom. Chaque cicatrice est une attente de mon père.

Elle se tourna vers lui. Matteo, dans un geste de réciprocité brute, ôta son propre vêtement. Son torse était une carte de sa vie : puissant, sillonné de traces sombres, traces de chutes dans le maquis ou de querelles oubliées. Il était l'antithèse de la perfection sculptée. Il était réel. Ils marchèrent ensemble vers le bord de l'eau. Le ressac venait lécher leurs chevilles, une fraîcheur saisissante. Akane s'avançait jusqu'à ce que l'eau lui arrive à la taille, sentant déjà la poussière de mer cristalliser sur ses jambes.

Soudain, elle se laissa tomber en arrière. Sous l'eau, il n'y avait que le silence bleu et le battement de son propre cœur résonnant dans ses tempes. Elle ouvrit les yeux sur les rideaux d'or mouvant de la surface. Lorsqu'elle remonta, ses cheveux noirs collés au visage, elle éclata d'un rire cristallin qu'elle ne reconnut pas. Matteo la regardait, immobile, l'eau ruisselant sur ses épaules larges.

— Tu es magnifique, Akane. Non pas comme une statue, mais comme un incendie.

Il s'approcha dans la densité du liquide et posa ses mains sur sa taille. Akane sentit la chaleur de ses paumes traverser la fraîcheur de la Méditerranée. Leurs cœurs battaient à l'unisson, un rythme sauvage qui répondait au choc de la mer contre les rochers.

— J'ai peur, Matteo. J'ai peur que si je m'arrête de me battre, il ne reste plus rien de moi.

— Alors laisse-moi te montrer ce qu'il reste.

Il inclina la tête et, pour la première fois, ses lèvres effleurèrent les siennes. Ce n'était pas un baiser de conquête, mais de découverte. Il avait le goût du sel et d'une promesse indicible. Ses mains se crispèrent dans les cheveux de Matteo, l'attirant plus

près, cherchant dans son souffle la force de lâcher prise. À cet instant, le soleil toucha l'horizon, embrasant la Crique des Ombres. La vulnérabilité n'était plus une faiblesse, c'était une arme nouvelle. Le pouvoir d'être vue.

Ils restèrent ainsi, enlacés, alors que les ombres s'allongeaient sur le granit. Le silence n'était plus une barrière, c'était un refuge.

— Mon père me cherche déjà, murmura-t-elle contre son cou. Kenji ne voit en moi qu'un héritage.

Matteo resserra son étreinte, son menton reposant sur sa tête mouillée.

— Dumè aussi attend que je reprenne le flambeau. Mais ce soir, les murs n'existent plus. Il n'y a que nous deux, Akane.

Ils sortirent de l'eau, lourds de cette humidité qui les unissait. Matteo ramassa sa chemise et la drapa sur les épaules de la jeune femme. Ils s'assirent sur le sable pour regarder les dernières lueurs s'éteindre. L'odeur du maquis se fit plus intense, une fragrance de terre mouillée qui semblait vouloir les cacher. Akane posa sa tête sur l'épaule de Matteo. Elle sentait le sel sécher sur son corps, laissant des traces blanches comme une alliance éphémère. Elle repensa au sakura, la fleur de cerisier qui accepte sa fin avec une grâce tragique, et regarda ce maquis épineux qui s'accrochait au granit.

— Le myrte et le sakura, chuchota-t-elle enfin. L'un refuse de mourir, l'autre accepte la chute. Je me demande lequel de nous deux est le plus fort.

— Peut-être qu'on peut juste être fragiles, ensemble, répondit-il.

Le retour vers Bastia se fit dans une paix mélancolique. Dans l'habitable du Defender, l'air était saturé de leur découverte. Akane regardait défiler les silhouettes

tourmentées des chênes-lièges, sentant chaque pore de sa peau vibrer. Elle n'était plus seulement la fille d'un clan ; elle était une chair qui se souvenait de la morsure de la mer. Matteo ne parlait pas, mais sa main vint se poser une seconde sur son genou. Un pont jeté au-dessus d'un abîme.

Lorsqu'il arrêta le moteur près de la citadelle, le silence fut assourdissant. Akane se tourna vers lui une dernière fois.

— Ne m'oublie pas dans la lumière du jour, murmura-t-il.

— Le sel ne s'en va pas si facilement, Matteo. Il reste sous la peau.

Elle quitta le véhicule et monta les marches usées menant à la demeure familiale. Elle redevint la lame, redressant ses épaules, mais ses lèvres gardaient le goût sauvage de la crique. À l'intérieur, l'air sentait le thé vert et le tabac froid. Son père l'attendait, silhouette sombre devant les baies vitrées.

— Tu es en retard, Akane, dit Kenji sans se retourner.

— La mer était agitée, père. Il est difficile de naviguer quand le vent change de direction.

Kenji se tourna, ses yeux d'obsidienne scrutant le visage de sa fille. Akane soutint son regard, son cœur battant avec une régularité de métronome pour masquer le tumulte intérieur.

— Fais attention au vent de cette île. Il fait perdre la raison.

— Je n'écoute que le silence, père.

Il hocha la tête. Akane monta vers sa chambre, sentant encore l'humidité invisible

entre ses omoplates. L'automne à Bastia serait sanglant, elle le pressentait. Mais elle portait en elle le souvenir du granite et de l'eau. Elle n'était plus une arme. Elle était devenue une terre souveraine. Elle était le Myrte et le Sakura.

Chapitre 4

Le Verdict du Granit

L'air, ce soir-là, n'était plus une simple présence invisible ; c'était une étoffe lourde, saturée de l'odeur âcre du ciste et de la douceur poisseuse de l'immortelle brûlée par août. Sur la terrasse de porphyre qui surplombait la crique dérobée, le temps s'était cristallisé. La lumière n'était plus qu'un incendie liquide coulant sur l'échine minérale de l'île, transformant chaque aspérité de la pierre en une cicatrice d'or.

Akane était assise sur le capot brûlant du vieux Defender. Ses jambes pendaient, sa peau dorée par le sel semblait absorber les derniers reflets du crépuscule. Elle ne parlait pas. Ses doigts effleuraient le métal rugueux du véhicule, un geste machinal trahissant une tension sourde. À ses côtés, Matteo n'était qu'une silhouette sculptée dans l'obscurité naissante. Il regardait la mer, mais ses sens étaient tournés vers le maquis, là où le silence n'est jamais tout à fait innocent.

Soudain, un grondement déchira la mélodie du vent. Ce n'était pas le tonnerre, mais le râle métallique d'un moteur grimant à l'assaut de la montagne. Deux yeux de lumière blanche balayèrent brutalement les arbousiers, transformant les buissons en spectres blafards. Matteo se tendit, ses muscles devenant des cordages d'acier. Le battement de son cœur s'emballa, métronome sauvage d'une confrontation inévitable.

Les phares du pick-up s'immobilisèrent, inondant le Defender d'une clarté crue qui dénudait les âmes. Le moteur s'éteignit. Le silence qui suivit fut plus violent encore que le fracas. La portière grinça — une plainte de fer contre fer — et Dumè descendit. Il ne marchait pas ; il s'imposait à la terre. Chaque pas sur le gravier résonnait comme un verdict.

Le regard de Dumè cingla d'abord la main d'Akane, avant de se river au visage de son fils. C'était un regard de pierre, chargé d'une incompréhension millénaire.

— « On m'a dit que le renard avait trouvé une tanière, mais je ne savais pas qu'il partageait son lit avec l'étranger, » dit Dumè d'une voix qui semblait sortir des entrailles de la montagne.

Chaque mot était un projectile. Matteo fit un pas en avant, faisant de son corps un rempart entre le patriarche et la jeune femme.

— « Elle a un nom, mon père, » répondit Matteo, la voix polie par les silences accumulés. « Et ce nom n'est pas "l'étranger". »

Dumè s'approcha, ses bottes écrasant les herbes sèches dans un chuintement sinistre. Il s'arrêta si près que Matteo pouvait sentir la chaleur de ce vieux corps paternel, cette force brute qui refusait de décliner.

— « Les noms ne signifient rien ici. Ce qui compte, c'est ce qu'on laisse à la terre. Et ce que tu ramènes là... ça ne s'enracinera jamais. C'est du vent. Une brume qui disparaîtra au premier coup de libeccio. Tu es prêt à tout briser pour un mirage ? Pour une fille qui ne sait rien de la sueur que nous avons versée sur ces pierres ? »

L'introspection de Matteo était un tumulte. Il revoyait les mains de son père lui apprenant à tailler la vigne, mais il sentait derrière lui le souffle d'Akane. Un souffle court, vibrant de cette sincérité qu'il n'avait trouvée nulle part ailleurs.

— « Elle est ce que j'ai choisi, » affirma Matteo. « Ce n'est pas du vent. C'est le premier air que je respire sans m'étouffer avec la poussière de nos ancêtres. »

Le silence qui suivit fut plus lourd que la chaleur de midi. Akane se leva alors du capot. Ses mouvements étaient fluides, presque irréels. Elle s'approcha du patriarche,

petite face à ce géant, mais irradiant une dignité nouvelle.

— « Vous avez peur, n'est-ce pas ? » murmura-t-elle. « Vous avez peur que votre fils découvre qu'il est libre de choisir sa douleur. Une terre sans amour n'est qu'un tas de cailloux. Je ne suis pas venue pour lui voler son héritage, mais pour lui dire qu'il a le droit de l'aimer autrement. »

Le patriarche tressaillit. Il vit, l'espace d'un instant, non pas une menace, mais une âme à nu. Sa main rugueuse se leva. Akane ne cilla pas. Matteo s'attendait au coup, à la violence qui sert de dernier argument à l'honneur blessé. Mais la main de Dumè s'arrêta à quelques centimètres de sa joue. Ses doigts tremblaient — le séisme intérieur d'un père qui réalise que son fils lui échappe.

— « Le granit ne plie pas, Matteo, » murmura Dumè. « Il casse. »

— « Alors laisse-moi casser, » répondit Matteo avec une douceur déchirante. « Si c'est le prix pour ne plus être une pierre parmi les pierres. »

Dumè détourna les yeux. Il ne dit plus rien. Le verdict était tombé, mais ce n'était pas celui qu'il avait prévu. La roche s'était fendue pour laisser passer la lumière. Il tourna les talons et s'enfonça dans l'ombre du maquis, son pas lourd étant bientôt absorbé par le chant des grillons.

Matteo resta immobile, sentant le vide physique de cette rupture. Il se sentait à la fois libre et orphelin. Akane pressa son épaule contre la sienne. Dans l'habitable du Defender où ils se réfugièrent, l'intimité devint leur seul sanctuaire. Sous une vieille couverture de laine, leurs corps se mêlèrent avec une urgence sacrée. Ce n'était pas seulement un acte charnel ; c'était un pacte scellé contre la fureur du monde. Matteo explorait la peau de porcelaine d'Akane, traçant les lignes de sa silhouette avec la dévotion d'un sculpteur. Chaque caresse était un rempart, chaque soupir une victoire sur la solitude.

— « Est-ce que c'est fini ? » chuchota-t-elle alors que l'aube pointait, une ligne grise au-dessus de l'Italie invisible.

Matteo prit la main d'Akane, ses doigts calleux s'entrelaçant avec les siens.

— « Non, » répondit-il, ses yeux brillant d'une résolution conquise. « Ça ne fait que commencer. »

Le Myrte et le Sakura s'étaient rencontrés sur cette terre aride. Malgré la violence des vents, ils allaient apprendre à grandir ensemble. Matteo démarra le moteur. Il ne fuyait pas ; il prenait possession de sa propre vie. Alors qu'ils s'engageaient sur la piste menant à Bastia, il vit dans le rétroviseur la silhouette de son père, immobile comme un phare éteint sur une côte sauvage.

Le voyage continuait. Entre le ciel et la mer, deux cœurs sculptaient l'air, synchronisés par l'espoir. L'automne ne serait pas une saison de déclin, mais le premier matin d'un monde où l'amour était la seule loi valant la peine d'être défendue, au risque de tout perdre pour enfin tout gagner.

Chapitre 5

Le Poids du Chrysanthème

Le soleil, tel un orange mûr que l'on presserait au-dessus de la mer, laissait couler ses derniers éclats dorés sur le capot brûlant du vieux Defender. Matteo avait coupé le moteur, mais le silence qui suivit ne fut pas une absence de bruit ; c'était une présence physique, une masse d'air lourd, chargée de l'odeur résineuse du ciste et du parfum salin qui remontait des falaises. À l'intérieur de l'habitacle, l'atmosphère était devenue une bulle, un sanctuaire de cuir usé et de poussière en suspension.

Akane fixait l'horizon, là où le bleu de la Méditerranée se dissolvait déjà dans le violet naissant du crépuscule. Ses mains, d'ordinaire si stables, si précises dans l'art de désarmer ou de traduire, reposaient sur ses genoux, serrées l'une contre l'autre. Elle sentait le regard de Matteo sur elle — un regard qui ne pesait pas, mais qui l'enveloppait comme une étreinte silencieuse.

— Tu vois ce soleil, Matteo ? murmura-t-elle enfin. Sa voix était un souffle, à peine plus forte que le clapotis de l'eau contre le granit, loin en contrebas. Au Japon, on dit qu'il est le visage de l'ancêtre de l'Empereur. Mais pour moi, il a toujours été une horloge. Une horloge qui compte le temps qu'il me reste avant de redevenir une ombre.

Elle tourna lentement la tête vers lui. La lumière déclinante sculptait les traits du jeune Corse, soulignant la ligne rugueuse de sa mâchoire et la douceur infinie de ses yeux sombres. Matteo ne bougea pas. Il attendait, patient et immuable comme la terre de son île.

— Mon nom, Akane... il ne m'appartient pas. Il appartient à une lignée qui s'étend

sur des siècles. Mon père, Kenji, n'est pas seulement un homme d'affaires. Il est le gardien d'un empire de fer et de soie. Je suis le Chrysanthème, Matteo. La fleur que l'on pose sur les tombes, mais aussi celle qui orne les trônes. Je suis l'héritière d'un monde où l'on n'apprend pas à aimer, mais à durer.

Elle marqua une pause, cherchant dans l'air saturé d'immortelles la force de briser l'image de perfection qu'elle avait projetée. Le silence de Matteo était un encouragement. Il ne reculait pas. Elle porta la main à la fermeture éclair de son blouson léger. Le métal grimaça. Sous le tissu, elle portait un débardeur de soie blanche qui contrastait avec sa peau ambrée. Elle écarta le col, révélant la naissance de son épaule gauche.

Là, nichée dans la courbe délicate de sa peau, se trouvait une cicatrice. C'était une ligne blanche, nette, un stigmate de violence qui dévorait la perfection de son épaule.

— C'était mon seizième anniversaire, dit-elle, les yeux brusquement secs. Mon père a estimé que ma garde n'était pas assez haute. Il a laissé le maître de sabre me marquer pour que je n'oublie jamais qu'un instant d'inattention est une sentence de mort. Le Chrysanthème ne doit jamais faner, même s'il doit être arrosé de sa propre douleur.

Elle sentit un frisson parcourir son échine, une vulnérabilité totale. Son cœur rata un battement, un choc sourd contre sa cage thoracique. Elle attendit le dégoût, mais Matteo tendit la main. Ses doigts calleux, marqués par le travail des filets et de la terre, s'approchèrent avec une lenteur de prédateur apprivoisé.

Le contact fut électrique. La rudesse de sa peau contre la sienne était si pure qu'Akane ferma les yeux. Ses doigts suivirent lentement le sillage de la cicatrice, comme s'il lisait un braille de la douleur. À chaque millimètre, une digue se rompait en elle.

— Ce n'est pas une marque de honte, Akane, dit enfin Matteo d'une voix rocailleuse.

Ici, dans le maquis, les arbres les plus forts sont ceux qui ont été tordus par le vent de mer. Ton père a voulu te briser pour faire de toi une arme, mais il n'a réussi qu'à graver ta force sur ta peau.

Il ramena son regard sur elle, et Akane vit une lueur de défi dans ses pupilles sombres.

— Tu n'es pas le Chrysanthème de ton père. Tu es ici. Avec moi. Sous le ciel de Corse. Et sur cette terre, les fleurs ne poussent pas pour décorer les trônes. Elles poussent pour vivre.

Une larme unique, brûlante, s'échappa de ses cils. Matteo ne l'essuya pas avec un mouchoir. Il utilisa son pouce, le pressant doucement contre sa peau pour recueillir l'humidité salée. Ce geste d'une intimité brute acheva de la désarmer.

— J'ai peur, Matteo, souffla-t-elle. J'ai peur qu'ils ne nous laissent jamais. Mon père ne lâche pas ce qu'il possède.

Matteo resserra imperceptiblement sa main sur son épaule. C'était une promesse scellée dans le granit.

— Il ne connaît pas le Cap Corse. Ici, les chemins disparaissent pour ceux qui ne savent pas les respecter. Tu n'es plus seule. S'ils viennent te chercher, ils devront d'abord passer par moi. Et je suis un homme têtue.

Le silence retomba, chargé d'une complicité nouvelle. Akane appuya sa tête contre l'épaule de Matteo, écoutant le battement régulier de son cœur à travers le tissu de sa chemise. Dehors, la nuit commençait à dévorer les derniers lambeaux de lumière. Les premières étoiles perçaient le velours du ciel.

— **Ti tengu cara**, murmura Matteo.

Akane ne comprit pas les mots, mais elle en saisit la vibration. Elle approcha ses lèvres de sa joue, un baiser plus léger qu'un souffle.

Soudain, au loin, un bruit déchira la tranquillité. Un ronflement de moteur, précis, haut de gamme, montant de la route côtière. Akane se raidit. Ses yeux se changèrent en fentes d'onyx. Le faisceau froid de phares xénon balaya brutalement l'habitacle, brisant leur sanctuaire.

— Ils sont là, souffla-t-elle.

Une berline noire s'immobilisa à quelques mètres du Defender dans un sifflement chirurgical. Trois silhouettes en costumes sombres s'extrayèrent du véhicule, ombres anachroniques au milieu des cistes. Un homme plus âgé s'avança, le port de tête altier : Hiroki, le bras droit de son père.

— Akane-sama, dit-il, sa voix portée par un calme glacial. Votre absence a été remarquée. Le temps des jeux est terminé.

Akane descendit du Defender, suivie de Matteo dont la haute stature se découpa contre l'obscurité comme un menhir protecteur. Elle sentait le froid de l'acier japonais tenter de regagner son cœur, mais la chaleur de la main de Matteo, qu'elle chercha derrière elle, lui servait d'armure.

— Le cerisier meurt s'il ne peut pas respirer, Hiroki, répondit-elle en japonais, sa voix résonnant avec une dignité nouvelle. Je ne suis plus une propriété.

Hiroki posa un regard chargé de dédain sur Matteo.

— Et ce... local ? Votre place est parmi les cimes, pas dans la boue d'une île oubliée.

— Cette boue nourrit ce que vous essayez d'acheter, intervint Matteo d'une voix traînante. Ici, on ne mesure pas la valeur d'une femme à son nom, mais à la profondeur de son regard. Et celui d'Akane est plus grand que tout votre empire.

Hiroki fit un signe discret, et ses hommes glissèrent leurs mains sous leurs vestes. Matteo ne bougea pas, mais son silence devint menaçant, celui d'une montagne avant l'éboulement.

— Si vous faites un pas de plus, dit Akane en français pour que Matteo sache qu'elle choisissait son camp, vous ne combattrez pas seulement une héritière. Vous combattrez cette terre.

Il y eut une suspension temporelle, un duel de volontés entre le fer et le granit. Hiroki inclina finalement la tête, une reconnaissance de la force qu'il n'avait pas prévue : celle de l'attachement.

— Votre père ne sera pas satisfait, Akane-sama. Il viendra lui-même.

— Laisse-le venir, conclut Matteo. Le vent tourne vite au Cap Corse. Et ce soir, il souffle pour nous.

La berline fit demi-tour, ses feux rouges s'enfonçant dans la nuit comme deux braises mourantes. Akane laissa ses épaules s'affaisser, mais Matteo l'enveloppa aussitôt. Elle ferma les yeux, humant son odeur de sel et de tabac, se laissant ancrer par sa poitrine puissante.

Le poids du chrysanthème s'était envolé, remplacé par une gravité nouvelle : celle de la liberté. Dans l'air saturé d'immortelle, elle n'était plus une héritière en fuite. Elle était une racine parmi les racines. Elle était chez elle.

Chapitre 6

L'Orage et l'Abri

Le ciel, qui quelques minutes auparavant se pavane encore dans des teintes d'abricot brûlé et de mauve électrique, s'était soudainement refermé comme une paupière lourde de menace. Au-dessus du Cap Corse, les nuages s'étaient amassés en une muraille d'ardoise, dévorant la ligne d'horizon où la mer et le ciel ne faisaient plus qu'un dans une confusion de gris fer. Matteo sentait l'électricité statique courir le long de ses bras nus, une morsure invisible qui lui hérissait les poils de la nuque. À ses côtés, dans l'habitacle exigü du vieux Defender qui grimpait avec peine les sentiers de chèvres surplombant Nonza, Akane restait silencieuse.

Mais ce silence n'était pas celui de l'indifférence. C'était un silence de cristal, prêt à se briser au moindre choc. Elle regardait défiler le maquis qui, sous cette lumière d'apocalypse, prenait des teintes d'un vert presque noir, surnaturel. L'odeur de l'immortelle, habituellement douceâtre, se faisait agressive, saturée par l'humidité montante.

— Ça va craquer, murmura Matteo, sa voix de basse vibrant contre le métal de la portière.

Akane tourna la tête vers lui. Une mèche de ses cheveux noirs, échappée de sa natte serrée, barrait son visage d'albâtre. Dans la pénombre de la cabine, ses yeux paraissaient deux puits d'encre où se reflétaient les premières lueurs des éclairs lointains.

— La foudre ne m'effraie pas, Matteo. C'est le calme avant qui est insupportable.

Il hocha la tête, les mains crispées sur le volant en bakélite. Il connaissait ce sentiment. Cette attente où le cœur bat trop fort contre les côtes, comme un métronome narratif pressentant l'arrivée du prédateur. Il rétrograda brusquement alors que le moteur toussait. Le chemin de terre se transformait déjà en un ruban de boue glissante.

Soudain, le ciel se déchira. Un fracas de fin du monde ébranla les montagnes, suivi instantanément d'une averse si dense qu'elle effaça le monde. Les essuie-glaces ne parvenaient plus à repousser ce rideau d'eau compact. La visibilité était nulle. Le Defender glissa, son train arrière cherchant désespérément de l'adhérence sur la paroi minérale dénudée.

— On ne passera pas le col ! cria Matteo pour couvrir le vacarme de l'eau martelant le toit en tôle.

Il braqua brutalement à droite, s'engageant dans un renforcement qu'il connaissait depuis l'enfance. Là, tapi sous une corniche de schiste, se dressait un stazzu en ruines. Un ancien refuge de bergers, dont les murs de pierres sèches semblaient avoir poussé directement du sol. Il arrêta le moteur. Le silence qui suivit fut plus violent encore que le tonnerre. On n'entendait plus que le cliquetis du métal brûlant refroidi par la pluie et leurs deux respirations, courtes, synchronisées malgré elles.

— On doit sortir, dit Matteo. Le refuge est solide.

Akane n'hésita pas. Elle ouvrit la portière et fut instantanément trempée. Matteo la rejoignit en trois enjambées, attrapant sa main au passage. Sa peau était glacée, mais sous la pulpe de ses doigts, il sentit son pouls. Rapide. Sauvage. Un rythme de tambour de guerre qui jurait avec la délicatesse de ses traits de nacre.

Ils se précipitèrent vers l'ouverture basse du stazzu. L'intérieur était un sanctuaire de pénombre et de poussière ancienne. L'air y était chargé d'une odeur de terre battue et

de réglisse sauvage. Le toit de lauzes tenait encore, offrant une protection réelle contre le déluge. Matteo lâcha la main d'Akane. Le vide qu'il ressentit fut une décharge plus douloureuse que n'importe quel éclair. Ils se tenaient debout dans cet espace si réduit qu'ils pouvaient sentir la chaleur émanant de leurs corps mouillés.

L'obscurité était seulement percée par les flashes bleutés de l'orage. À chaque éclair, la silhouette d'Akane se dessinait comme une estampe sur le fond de roche brute : les épaules droites, mais les mains qui tremblaient imperceptiblement le long de ses cuisses.

— Tu as froid, constata Matteo.

Sa voix était rauque, une caresse de papier de verre.

— Ce n'est pas le froid, répondit-elle, et pour la première fois, son armure de polyglotte se fissurait. C'est l'immensité. Ici, on se sent minuscule.

Matteo fit un pas vers elle. Ses bottes écrasèrent la paille sèche. Il s'arrêta à quelques centimètres. Il pouvait voir l'eau perler sur son front, disparaître sous le col de sa chemise de soie maintenant transparente.

— En Corse, on dit que l'orage lave les péchés de la terre, murmura-t-il. Mais il met aussi les âmes à nu.

Il leva une main hésitante. Ses doigts, marqués par le travail du bois, s'approchèrent de sa joue. Quand son pouce effleura enfin sa peau, il eut l'impression de toucher un pétale de camélia sous la gelée. Akane ferma les yeux. Ce n'était pas seulement la chaleur de Matteo, c'était l'honnêteté brutale qui émanait de lui. Au Japon, elle avait appris à lire entre les lignes. Ici, avec cet homme qui sentait le sel et la pluie, il n'y avait pas de sous-texte. Juste cet instant, cette pierre, cette eau.

— Matteo... commença-t-elle.

— Ne parle pas, Akane. Les mots ne savent pas dire ça.

Il réduisit la distance à néant. L'espace entre eux était saturé d'une tension si dense qu'on aurait pu la découper au couteau. Il pouvait compter ses battements de cœur. Ils se confondaient dans un même tumulte. Il encadra son visage avec une infinie précaution, sentant l'humidité de ses cheveux s'infiltrer entre ses doigts. Akane posa ses mains sur ses avant-bras. La rudesse de sa peau, les muscles noués sous la chemise de toile trempée, tout en lui criait la force, mais sa manière de la tenir révélait une vulnérabilité qu'il ne montrait sans doute à personne d'autre. Elle sentit la cicatrice sur son poignet gauche.

— Ton cœur bat si fort, murmura-t-elle contre son torse.

— Il ne bat plus pour moi, Akane. Il bat contre la peur que tu ne sois qu'un mirage. Que demain, tu reprennes cet avion et que ce stazzu ne redevienne qu'un tas de cailloux vides.

Il y avait une douleur sourde dans ses paroles, une peur primordiale de l'abandon qui résonnait avec la propre solitude d'Akane. Elle, l'héritière d'un empire d'acier, n'avait jamais trouvé de refuge aussi solide que dans ce cercle de pierres en ruines. Elle se hissa sur la pointe des pieds.

— Je suis là, Matteo. Pour cet instant, je n'ai pas d'autre nom que celui que tu murmures. Je ne suis pas la fille de mon père. Je suis juste moi.

Leurs fronts se rejoignirent. Le contact était brûlant malgré l'eau qui continuait de s'infiltrer par le toit. Dehors, le tonnerre continuait de gronder, mais ici, le temps s'était suspendu. Matteo inclina la tête. Ses lèvres effleurèrent le coin de sa bouche. Elle répondit en s'appuyant davantage contre lui, cherchant l'ancrage. Elle avait

besoin de sa solidité de granit.

Il l’embrassa alors avec une ferveur contenue, un baiser qui goûtait la pluie et le sel. C’était le choc de deux solitudes qui se reconnaissent enfin. La langue d’Akane chercha la sienne avec une urgence nouvelle, brisant les derniers vestiges de sa retenue. Elle n’était plus une poupée de nacre ; elle était une femme s’éveillant au contact d’une terre qui ne demandait qu’à l’accueillir. Les mains de Matteo descendirent dans son dos, la pressant plus fort contre lui. Il sentit le contraste entre sa propre force brute et la délicatesse d’Akane. Mais sous cette fragilité, il percevait une résilience d’acier.

L’orage redoublait de violence. Dans ce stroboscope naturel, chaque détail était magnifié : la dilatation de leurs pupilles, la tension des muscles de la gorge. Matteo déposa des baisers brûlants le long de son cou, là où son pouls battait à tout rompre. Akane renversa la tête, ses ongles s’enfonçant dans le tissu humide de ses épaules. Un gémissement de délivrance s’échappa de ses lèvres. Le monde extérieur — les clans, les guerres d’honneur, les attentes de Kenji et les silences de Dumè — n’existait plus. Il n’y avait que ce refuge.

— On ne pourra pas faire demi-tour, Akane. Si on franchit ce seuil... tout change.

Elle posa sa main sur sa joue, son pouce caressant sa barbe naissante.

— Je n'ai jamais voulu faire demi-tour, Matteo. Je suis venue ici pour me trouver.

Elle commença à déboutonner sa chemise de soie avec une précision de rituel. Le tissu tomba sur le sol. Matteo retint son souffle. La foudre illumina sa peau d’ivoire, la rendant irréelle dans ce décor de pierres grises. Il retira à son tour sa chemise, révélant un torse marqué par les années de travail, une peau tannée par le soleil corse. Ils ne bougèrent plus, deux âmes mises à nu avant même que les corps ne se rejoignent. Les battements de leurs cœurs accordaient désormais leur rythme au

tambour de la pluie.

Matteo la souleva sans effort et l'installa doucement contre un tas de paille sèche. Il se surplomba, ses bras encadrant son corps.

— Tu es réelle ? demanda-t-il, sa voix brisée.

Akane prit sa main et la posa sur son cœur.

— Écoute. Ça, c'est réel. C'est le seul langage que je connaisse aujourd'hui.

Alors que la foudre frappait un pin sur la crête voisine, ils se fondirent l'un dans l'autre. Le stazzu n'était plus une ruine, c'était un palais minéral, le seul endroit au monde où ils étaient libres d'être eux-mêmes, loin du poids de leurs noms. Dans la pénombre, où l'odeur de la poussière ancienne se mariait à celle de la pluie, Matteo sentit le poids de sa propre existence basculer. Il n'était plus l'héritier des silences de Dumè. Il n'était plus qu'un homme dont les doigts tremblaient sur une épaule étrangère.

Akane savourait la texture de cette main d'artisan. Elle découvrait la douceur d'être une proie consentante à la tendresse. Elle saisit le poignet de Matteo, sentant le pouls puissant qui battait sous la peau tannée. C'était le rythme de l'île.

— Ne donne pas de nom à ce qui se passe, chuchota-t-elle. Les noms sont des prisons. Chez moi, on m'a donné un nom qui pèse des tonnes. Ici, je veux juste être ce souffle.

Leurs corps se rejoignirent avec une faim qui venait de générations de solitudes accumulées. C'était une danse de contrastes : la soie contre le bronze. Mais à mesure que l'étreinte se resserrait, ils devenaient une seule et même pulsation. Matteo se perdait dans la douceur de cette femme venue de l'autre bout de la terre pour le

réveiller de sa léthargie de pierre. Pour Akane, l'instant était une libération. Elle s'accrochait à lui comme à un rocher au milieu d'une tempête.

Le temps s'étira. La fureur de l'orage laissa place à une pluie régulière qui lavait le monde de ses péchés. Dans l'obscurité redevenue souveraine, ils restèrent enlacés. Matteo enfouit son visage dans le creux de son cou. Il respirait son parfum, mélange de pluie et de peau.

— Je ne pourrai plus jamais te laisser partir, murmura-t-il.

Akane écoutait le crépitement des dernières gouttes. Elle savait que demain, les hommes de son père et ceux de Dumè finiraient par les chercher. Elle savait que le monde extérieur n'aimait pas qu'on lui échappe. Mais pour l'instant, elle était chez elle.

— Ne pense pas à demain, Matteo. Demain est une rumeur lointaine.

Il l'essuya délicatement une larme du bout des doigts.

— J'ai peur de ce que je deviendrais si tu disparaissais maintenant. Je ne suis plus un homme entier, Akane. Je suis une partie de toi.

Cette confession toucha Akane au plus profond de son être. Ils étaient deux estropiés de l'âme qui, en se rejoignant, parvenaient à marcher droit. La paille semblait maintenant un lit de soie. Matteo veilla sur son repos, regardant les ombres danser sur les parois. Il savait que le plus dur restait à venir, que leur amour était une déclaration de guerre aux traditions. Mais en voyant son visage apaisé, il sut qu'il ne reculerait devant rien.

L'éveil d'Akane fut une lente remontée vers la clarté. La veste de Matteo, posée sur ses épaules, l'enveloppait de son odeur de tabac et de cire d'abeille. Elle ne bougea

pas, savourant cet asile inviolable.

— Tu es réveillée, murmura Matteo.

— Je n'ai jamais connu un silence aussi bruyant, répondit-elle.

Elle se redressa lentement. La lumière de la lune commençait à percer les nuages, jetant des reflets d'argent sur son visage. Matteo traça la ligne de sa mâchoire.

— Chez moi, dit-il, on dit que l'orage nettoie les mensonges.

— Alors que reste-t-il ?

— Ce que le vent ne peut pas emporter.

L'aurore commença à teinter le ciel de nuances violacées. L'odeur de l'immortelle s'insinua de nouveau dans le refuge, exhalant son parfum de miel. Matteo se redressa. Il la regardait comme une apparition que le jour risquait de dissiper.

— On dit que le myrte est la plante de l'amour et de la mort, dit-elle en désignant une branche sauvage dans une fissure.

— En Corse, on dit surtout qu'il survit à tout, même aux incendies.

Il l'aida à se rhabiller, un geste d'une intimité domestique troublante. Lorsqu'ils furent prêts, ils restèrent un instant sur le seuil. L'air était vif. En bas, au loin, on devinait les lumières de Bastia.

— Regarde, dit Matteo.

Le soleil émergeait de la mer Tyrrhénienne, une bille de feu liquide. Pour Akane,

c'était le soleil levant de sa patrie, mais ici, il se levait sur un monde nouveau. Elle se tourna vers lui.

— C'est notre premier matin.

— Et ce n'est pas le dernier, affirma-t-il.

Ils entamèrent la descente à travers le maquis ruisselant de rosée. Chaque pas les rapprochait du conflit, mais ils marchaient d'un pas assuré. Ils n'étaient plus deux solitudes égarées. Ils étaient l'alliance du myrte et du sakura, une force hybride née de la foudre.

Ils arrivèrent au Defender. Matteo ouvrit la portière, et le grincement du métal rappela que le monde des hommes les attendait. Il sortit une chemise en flanelle pour la couvrir.

— On ne peut pas rester ici indéfiniment, murmura-t-elle.

Matteo posa ses mains sur ses épaules.

— Le temps n'existe pas ici, Akane. Mon père, le tien... ils appartiennent au passé. Ils croient posséder la terre, mais ils ne possèdent que du vent.

Akane posa sa paume contre sa joue, savourant la réalité de sa barbe naissante.

— Kenji ne comprendra pas. Il verra mon amour comme une trahison de notre sang.

— Alors nous lui montrerons que le sang ne fait pas tout. Pour nous atteindre, ils devront grimper. Et je connais chaque pierre de ce maquis. Personne ne te reprendra.

Il l'aida à monter. Le moteur s'ébroua dans un râle mécanique. Alors qu'ils

descendaient vers Bastia, Akane observait le profil de Matteo. Elle voyait la cicatrice sur son bras, marque qu'elle avait explorée la nuit même. Elle se demanda si elle se souviendrait de cet instant précis dans dix ans : l'odeur de la flanelle et ce sentiment d'être sur le fil du rasoir.

Ils savaient ce qui les attendait. La villa où Kenji devait déjà scruter l'horizon. Le bar où les murmures allaient se transformer en colère. Ils étaient l'étincelle dans une poudrière.

— J'ai peur pour toi, avoua-t-il. Pas de ce qu'ils peuvent me faire. Mais de ce qu'ils peuvent te dire pour te faire croire que tu n'as pas ta place ici.

Akane prit son visage entre ses mains.

— Matteo, écoute-moi. J'ai passé ma vie à être une étrangère partout. Ici, pour la première fois, la terre sous mes pieds me répond. Sans toi, je suffoque. Ils peuvent bien m'appeler comme ils veulent. Je suis Akane, et je suis chez moi.

Matteo gara le Defender sur une esplanade surplombant la ville. De là, ils voyaient les deux fiefs se faisant face. Deux forteresses prêtes à l'affrontement.

— C'est ici que l'automne commence vraiment, dit Matteo en fixant les nuages.

— L'automne est la saison où tout ce qui est inutile tombe, répondit Akane. Pour ne laisser que l'essentiel.

Ils n'étaient plus deux solitudes. Ils étaient une fusion de sèves qui défiait les lois de la botanique. Matteo redémarra, engageant le véhicule dans la descente finale. Le chapitre de la solitude était clos. Celui de la lutte commençait. Sous le ciel de Corse, une Japonaise venait de trouver sa racine. Ils étaient prêts. L'automne pouvait bien souffler, les feux de leur nuit ne s'éteindraient jamais. Chaque battement de cœur était

un défi lancé au destin. Dans le tumulte de la ville qui s'éveillait, leur silence commun était leur plus belle victoire.

Chapitre 7

La Traque Silencieuse

Dans la pénombre climatisée d'une suite du Palais des Gouverneurs, transformée en centre de commandement névralgique, Kenji observait le monde à travers un prisme froid. Devant lui, les écrans diffusaient une lumière clinique qui jurait avec les boiseries séculaires. Ici, l'air ne sentait pas le sel ; il exhalait l'odeur stérile de l'ozone. Pour Kenji, la Corse n'était plus cette terre de légendes qu'il méprisait ; elle était devenue une grille topographique, une suite de données binaires, une proie cartographiée par des satellites loués à prix d'or.

Ses doigts, marqués par la calligraphie, effleuraient le pavé tactile. Sur l'écran central, une carte thermique du Cap Corse s'illuminait. Il cherchait une anomalie. Il cherchait le sillage de sa fille, ce bourgeon qu'il croyait avoir enfermé dans un jardin de fer et qui s'était enraciné dans le granit brut de cette île insoumise. Soudain, son regard s'attarda sur un détail insignifiant au coin de la console : un petit origami de papier jauni qu'il gardait dans son portefeuille depuis quinze ans. Un cygne maladroit qu' Akane lui avait offert un soir d'hiver. Cette faille de papier, ce souvenir d'une petite main tachée d'encre, fit trembler un instant sa certitude de prédateur. Il n'était plus seulement un chef de clan traquant une fugitive ; il était un père dont l'architecture intérieure s'effondrait.

« La technologie ne ment jamais, Kenji-san, » murmura son assistant.

Kenji ne répondit pas. Son regard se perdit dans les pixels. Il ressentait une frustration sourde. Pour lui, le vide était une offense. Et Akane, en s'enfuyant avec ce Matteo, avait brisé l'harmonie du clan. Le tambour dans sa gorge cognait contre ses côtes avec une régularité de métronome déréglé. C'était la peur, drapée dans les plis de son

autorité.

À quelques dizaines de kilomètres de là, le vieux Defender de Matteo grimpait péniblement une piste oubliée. Ici, la route n'était plus qu'un souvenir effacé par les racines d'arbousiers. L'habitacle était une étuve saturée de la poussière ocre qui s'engouffrait par les fenêtres. Matteo tenait le volant avec une fermeté qui trahissait sa vigilance. Ses mains, calleuses, semblaient faire corps avec la machine. À ses côtés, Akane restait silencieuse. Elle observait les roches tourmentées et les buissons d'immortelles dont l'odeur de miel montait en vagues entêtantes.

Il jeta un coup d'œil à la jeune femme. Une mèche de ses cheveux noirs collait à sa tempe humide. Elle semblait si fragile, et pourtant, il y avait dans son regard une détermination qui le bouleversait.

« Tu as éteint le traceur de ton sac ? » demanda Matteo, sa voix basse vibrant dans le vacarme du moteur.

Akane sursauta. « Je l'ai jeté dans le port. Mais mon père utilise des drones de reconnaissance thermique. Des outils de l'armée. »

Matteo contracta la mâchoire. Il connaissait ces montagnes mieux que le tracé de ses propres veines, mais le courage ne pesait rien face à des yeux de verre flottant dans l'azur. Il ralentit, engageant les rapports courts. « Ici, la terre est profonde, Akane. Le schiste renvoie la chaleur longtemps après le coucher du soleil. On va se glisser dans les ombres. »

Il s'arrêta sous l'ombre massive d'un chêne-liège centenaire. Le silence qui suivit fut brutal. On n'entendait plus que le clic-clic du métal qui refroidit.

« Pourquoi tu fais ça, Matteo ? » demanda-t-elle brusquement.

Ses yeux étaient sombres, profonds comme des puits où vacillait une étincelle de détresse. Matteo posa son bras sur le dossier de son siège. Il sentit le pouls de la jeune fille, rapide, comme le frisson d'un oiseau pris au piège.

« Parce que pour la première fois, » commença-t-il, la gorge nouée, « quelqu'un a regardé cette terre sans vouloir la posséder. Tu l'as regardée comme si elle pouvait te sauver. Et j'ai eu envie d'être celui qui te montre le chemin. »

Akane tendit la main et posa ses doigts fins sur la cicatrice qui barrait le dos de la main de Matteo. Le contact fut un choc. C'était la rencontre de deux mondes : la douceur de la soie japonaise contre la rudesse du granit corse.

À Bastia, Kenji venait de se redresser. « Là, » dit-il. Sur l'écran, une tache orange venait d'apparaître, immobile. C'était la chaleur d'un moteur qui refroidissait, masquée par le feuillage. « Envoyez le drone. Je veux voir leurs visages. »

Matteo sentit un frisson parcourir sa nuque. Un bourdonnement presque imperceptible déchirait la paix du soir. « Ils sont là, » murmura-t-il. Il l'entraîna hors de la piste, s'enfonçant dans le maquis. Les branches de ciste griffaient leurs bras, laissant une résine collante. Les lentisques et les bruyères formaient un tunnel de verdure sombre.

Soudain, le sol se déroba sous les pieds d'Akane. Un fragment de schiste roula dans le ravin avec un fracas qui parut assourdissant dans le silence. Elle glissa, une branche de lierre se rompant sous son poids. Matteo la rattrapa d'un geste réflexe, son bras puissant la plaquant contre lui, mais le bruit était fait. Là-haut, le drone amorça un virage serré, son œil électronique pivotant vers la source du vacarme.

« Ne bouge plus, » souffla Matteo. Il l'entraîna dans une tafone creusée par les siècles, dissimulée derrière un rideau de ronces. L'haleine de Matteo était chaude contre sa joue. Il ramassa une poignée de terre sèche et en frotta ses bras, puis ceux

d'Akane. « La poussière casse la signature thermique. Sois la pierre, Akane. Calme ton sang qui cogne. »

Le drone passa juste au-dessus d'eux. Le sifflement de ses hélices était une intrusion violente. Akane retint son souffle, sentant Matteo se rapprocher, son corps formant un bouclier charnel. Dans l'obscurité de la grotte, leurs souffles finirent par se synchroniser. Le drone s'éloigna enfin, trompé par la masse thermique du véhicule laissé plus bas.

« Ils reviendront, » dit-il enfin, sa voix rauque. « On va marcher. On va prendre les chemins de transhumance que leurs satellites ne voient pas. »

Ils s'enfoncèrent dans la nuit corse, là où le parfum du myrte se mêlait à l'odeur de la terre mouillée. Chaque pas sur le sol rocailleux était un acte de rébellion. Le crissement du schiste, le frôlement des feuilles, le cri lointain d'un duc... Tout devenait une arme.

Ils arrivèrent à une bergerie abandonnée. À l'intérieur, l'air était frais, chargé de foin oublié. Un unique rayon de lune tombait du toit défoncé. Matteo se tourna vers elle, son visage à moitié mangé par l'ombre.

« Ils ne s'arrêteront pas, » murmura Akane. « Mon père ne connaît pas le concept de la perte. »

Matteo prit sa main. Ses doigts commencèrent à tracer des cercles lents dans sa paume. « La terre ici a la mémoire longue, Akane. Ton père a des machines, mais moi, j'ai le silence. Depuis que tu es là, mon équilibre a changé. Tu pèses sur mon cœur plus lourdement que tout ce que j'ai connu. »

Akane réduisit l'espace entre eux. Ce fut une collision lente, une fusion de deux solitudes. Leurs lèvres se rencontrèrent avec une soif dévorante. Il y avait le goût du

sel, le goût de la peur qui se change en désir. Matteo la serra contre lui avec une force qui aurait pu l'écraser, mais elle s'y abandonna.

Quand ils se séparèrent enfin, leurs fronts restèrent collés. Leurs battements de cœur étaient désormais synchronisés.

« Ils nous trouveront, Matteo, » dit-elle avec une détermination nouvelle.

« Qu'ils essaient, » répondit-il avec un sourire farouche. « Ils ne connaissent que le ciel. Ils ne savent rien de ce qui se passe sous l'écorce. »

Ils quittèrent la bergerie alors que l'aube pointait. Akane regarda ses mains tachées de terre et d'arbousier. Pour la première fois, elle ne se sentait plus comme une ombre. Elle était enfin vivante. Dans cette nuit sans fin, sous le regard vigilant des sommets, ils commençaient à écrire leur propre légende. Elle n'était plus le sakura fragile des jardins de Tokyo, mais une fleur sauvage ayant enfin trouvé son granit.

Chapitre 8

Le Sang du Maquis

Le soleil, à cette heure de l'après-midi, n'était plus un astre, mais un poids. Une chape d'or liquide écrasait les sommets déchiquetés du Cap Corse, là où la roche de schiste se mêle aux racines tortueuses des chênes-lièges. L'air, saturé par l'odeur âcre de l'immortelle et le parfum plus lourd du maquis brûlé, vibrait comme une corde trop tendue. Dans ce cirque de granit, le silence était une présence étouffante, une bête aux aguets qui retenait son souffle.

Akane sentait la sueur perler entre ses omoplates. À ses côtés, Matteo était une statue de terre cuite. Sa mâchoire était si serrée que l'on pouvait voir battre le muscle de sa tempe, une pulsation irrégulière trahissant l'orage sous son calme de berger. En face, les hommes de Kenji se découpaient en silhouettes anachroniques, leurs costumes sombres créant des trous noirs dans la luxuriance sauvage. Derrière eux, les cousins de Matteo murmuraient en langue corse des mots qui sonnaient comme des malédictions ancestrales.

L'étincelle vint d'un glissement de pied sur le gravier. Un cri déchira le dôme de chaleur, suivi du fracas. Ce ne fut pas une fusillade ordonnée, mais un spasme de violence brute.

— À terre ! hurla Matteo.

Sa main, large et rugueuse, s'abattit sur l'épaule d'Akane, mais le mouvement fut rompu par un impact mou. Akane vit le corps de Matteo tressaillir. Elle vit la chemise de lin clair se teinter instantanément d'un rouge sombre, une corolle de douleur qui s'élargissait à chaque battement de son cœur. Il s'affaissa contre la portière du

Defender, ses yeux d'ordinaire si ancrés s'embuant d'une buée de choc. Il ne cria pas ; il laissa simplement échapper un sifflement de bête blessée qui alla se loger directement dans la moelle épinière d'Akane.

À cet instant, le monde changea de texture. La peur se transmuta en carburant. Un froid polaire envahit ses veines, isolant chaque détail du chaos. Elle n'était plus l'héritière en fuite. Elle redevenait ce que Kenji avait passé des années à forger : une lame. Elle se redressa avec la fluidité de l'eau. Chaque coup qu'elle portait désormais était une seconde de vie qu'elle rachetait pour lui.

Elle s'élança, basse, utilisant le relief avec une science de prédatrice. Un colosse pointa son arme, mais Akane glissa au sol, les graviers lacérant ses genoux, avant de se projeter vers l'avant. Ses mains ne frappèrent pas pour blesser, elles frappèrent pour démanteler. Elle était le pivot d'un cyclone, déviant les canons, utilisant l'inertie de ses adversaires pour les briser contre le granit. Elle protégeait l'homme qui avait vu son âme avant son nom. Dumè, figé derrière un muret, la regardait avec une stupeur religieuse. Il voyait en elle une *mazzeru* d'un nouveau genre, une messagère de l'ombre dansant au milieu du plomb.

Puis, le silence revint. Un silence de cathédrale. Les deux camps s'observaient par-dessus les corps, unis dans une incompréhension totale face à cette frêle silhouette maculée de poussière. Akane fit volte-face et se précipita vers Matteo. Elle tomba à genoux, ses mains si précises quelques secondes auparavant se mettant à trembler.

— Matteo... regarde-moi. S'il te plaît.

Elle ne parlait plus en guerrière. Elle chercha son pouls, cette percussion fragile sous la peau du cou. Elle le trouva. Rapide. Fuyant. Elle pressa ses mains sur la plaie, et la chaleur du liquide vital contre ses paumes lui arracha un frisson. Autour d'eux, Dumè s'approcha, son regard fixé sur les mains d'Akane, rouges de ce sang qui était le sien,

celui de son clan.

— Laisse-nous passer, petite, dit-il, sa voix dépouillée de sa dureté habituelle. On doit le descendre au village.

— Je ne le quitte pas.

Le trajet vers la Terra-Vecchia de Bastia fut une éternité de secousses. Akane, assise à l'arrière, maintenait la tête de Matteo sur ses genoux. Le parfum du myrte écrasé par les pneus se mélangeait à l'odeur métallique du sang. Elle caressait ses cheveux sombres, mémorisant chaque trait.

Le Defender s'immobilisa enfin dans une impasse borgne de la vieille ville. Ils transportèrent Matteo dans une demeure de pierre massive qui respirait l'huile d'olive et le tabac froid de Dumè. On l'allongea sur une table de bois sombre dans une pièce voûtée où l'odeur de la cire d'abeille luttait contre l'hémorragie.

— Sortez, ordonna Akane alors qu'une femme s'approchait. Laissez-moi seule avec lui.

Dumè retint ses hommes et ferma la porte de chêne. Akane se retrouva seule avec le tic-tac d'une vieille horloge et le souffle court de l'homme qu'elle aimait. Elle prit une bassine d'eau tiède et commença à nettoyer le visage de Matteo. Chaque geste était une tentative de réparer le monde. Elle épongea la sueur, la poussière du maquis, descendant vers son cou où la peau était la plus fine.

Lorsqu'elle découvrit la plaie, elle s'arrêta. La poitrine de Matteo était une architecture de muscles et de cicatrices anciennes, désormais profanée. Elle versa l'antiseptique. Le corps de l'homme se cabra.

— Chut... je suis là. Ne me laisse pas dans ce silence.

Elle pressa un linge propre sur la déchirure. Le contact de sa paume contre son cœur était électrique ; elle sentait son rythme s'accorder au sien. Elle n'était plus une ombre, elle était le feu qui réchauffait le roc. Elle se pencha, son front touchant le sien. Elle sentait son souffle chaud sur ses lèvres, une intimité plus profonde que n'importe quel baiser.

— Tu m'as dit que cette terre ne te laisserait jamais partir, murmura-t-elle. Alors reste. Pour moi.

Soudain, la main de Matteo bougea. Ses doigts cherchèrent un point d'ancrage et rencontrèrent ceux d'Akane. Leurs doigts s'entrelacèrent, le cuir de ses gants contre la peau rugueuse du berger. Ses yeux s'ouvrirent, voilés par la fièvre, mais une étincelle de lucidité y brilla. Il ne parla pas, mais ses lèvres esquissèrent un sourire qui disait : **Je suis revenu.**

Akane laissa enfin une larme couler le long de sa joue. Elle n'avait plus besoin d'armure. Elle n'était plus la lame du clan Sakura. Elle était une femme aimant un homme qui venait de traverser la mort. Elle se laissa glisser au sol, la tête contre le rebord de la table, sans lâcher sa main.

Dans le couloir, Dumè et Kenji se faisaient face. Le choc des mondes s'était tu. Kenji vit sa fille, ses mains tachées, et comprit qu'il ne l'avait pas perdue, mais qu'elle s'était enfin trouvée. Dumè, lui, accepta l'étrangère qui venait de sauver sa lignée. Le sang versé avait scellé un pacte que les lois des hommes ne pourraient plus défaire.

La lumière d'ambre de la "golden hour" inonda la pièce, transformant le sanctuaire de pierre en une cathédrale de lumière. Akane sentit le pouls de Matteo sous ses doigts, régulier comme le ressac de la mer contre les remparts. Elle était l'architecte de ce silence, la gardienne de ce souffle.

— Je t'aime, Matteo.

Les mots tombèrent dans la pièce, simples et bruts. Matteo ramena doucement son visage vers le sien. Le baiser qui suivit avait le goût du sel, du sang séché et de l'immortalité. C'était l'union du Myrte et du Sakura, tressés l'un à l'autre par les racines.

Dehors, le vent se levait sur le maquis, mais dans la chaleur de la bergerie, ils étaient invincibles. Le silence n'était plus un gouffre, mais un pont. L'automne à Bastia ne serait pas la fin, mais le commencement d'une éternité gravée dans le granit.

Chapitre 9

La Golden Hour

Le vieux Defender s’immobilisa dans un dernier râle métallique, un soupir de ferraille fatiguée qui s’accordait au silence pesant du crépuscule. Ici, sur les hauteurs de Bastia, le temps ne s’écoulait plus ; il stagnait, lourd et doré, comme du miel versé sur le relief accidenté du Cap Corse. Matteo coupa le contact. Le silence qui suivit fut plus assourdissant que le grondement du moteur, seulement troublé par le craquement organique du métal qui refroidit et le frisson des herbes sèches se redressant sous la brise naissante.

Akane ne bougea pas tout de suite. Ses mains, de fines phalanges habituées à la soie et aux écrans froids, restaient cramponnées à la poignée de la portière. À travers le pare-brise moucheté de sel, le bar « U Filanciu » se dressait devant eux. Ce n’était qu’une bâtisse de pierre grise dévorée par le lierre, mais dans cette lumière de *golden hour*, l’endroit vibrait d’une aura sacrée, transformant le modeste refuge en un temple de nacre et d’ambre.

Matteo tourna la tête vers elle. Son visage, sculpté par le vent et les deuils de sa terre, était à moitié plongé dans l’ombre. Il ne dit rien. Chez lui, les mots étaient des trésors que l’on n’utilisait que lorsque le silence devenait insupportable.

— On est arrivés, murmura-t-il enfin. Sa voix était un froissement de cuir qui résonna jusque dans la cage thoracique d’Akane.

Elle descendit de la voiture, et l’air de la Corse la frappa de plein fouet. Ce n’était pas seulement une température, c’était une présence. Un mélange entêtant d’immortelle — cette odeur de soleil brûlé — de ciste résineux et de l’iode qui remontait du port.

Elle ferma les yeux, laissant ce parfum envahir ses poumons, tentant d'ancrer ce moment dans sa mémoire comme on cloue une photographie au mur pour empêcher le vent de l'emporter.

Ils pénétrèrent dans la pénombre fraîche de l'établissement. L'intérieur du bar était un sanctuaire de non-dits. La poussière dansait dans les rares rayons de soleil perçant les persiennes, créant des colonnes de lumière solide à travers lesquelles Akane passa, telle une apparition. Elle, la fille de Kenji, l'héritière d'un empire bâti sur la discipline et le froid de l'acier, trouvait une paix terrifiante dans cet antre de vieux zinc et de marc de café.

Matteo s'arrêta devant le comptoir, les épaules voûtées sous un poids invisible. Akane le rejoignit, assez près pour sentir la chaleur de son corps, assez loin pour que leurs peaux ne se touchent pas encore.

— Tu penses à lui ? demanda-t-il sans la regarder.

Lui. Kenji. Ou Dumè. Les pères. Les ombres portées qui obscurcissaient leur horizon.

— Je pense au *Mono no aware*, répondit Akane, sa voix n'étant qu'un souffle. Cette sensibilité à l'éphémère... On nous apprend à aimer les fleurs de cerisier parce qu'elles vont mourir. Mais ici, avec toi, je refuse que ce moment ne soit qu'une chute. Je ne veux pas de la fragilité du Sakura. Je veux la force de ton granit.

Matteo se tourna enfin. La lumière rasante soulignait la cicatrice légère qui barrait son arcade sourcilière. Il tendit une main rugueuse, marquée par le travail de la vigne, et effleura la joue d'Akane. Son geste était d'une lenteur de sculpteur.

— Ton monde est là où tu poses ton souffle, Akane. Personne ne te sortira d'ici si tu ne le veux pas.

Le contact de sa peau provoqué un court-circuit dans l'esprit de la jeune femme. Ses doigts sentaient la sève et le tabac, une odeur de terre qui l'enchaînait à l'instant. Elle inclina la tête dans sa paume, savourant cette texture brute qu'elle préférait à toutes les douceurs d'autrefois.

— J'ai peur, Matteo. J'ai peur que demain, l'odeur de l'immortelle ne soit plus qu'un souvenir acide. Mon père ne comprend pas la paix. Pour lui, c'est une faiblesse entre deux guerres.

Matteo la saisit par les épaules, non pas avec violence, mais avec une urgence désespérée. Dans ses yeux, Akane vit le reflet de l'incendie solaire, l'ombre des montagnes qu'elle n'avait jamais osé gravir.

— Qu'ils essaient, dit-il, sa voix retrouvant une rudesse protectrice. Ils connaissent la force, mais ils ne connaissent pas ce terrain. S'ils veulent t'enlever, ils devront d'abord arracher toute la montagne.

Il l'entraîna vers la terrasse privée, cachée par des treilles de vigne sauvage. Là, devant eux, l'immensité de la Méditerranée se déployait, une nappe de plomb fondu virant au violet profond. Le ciel était un brasier d'or et de turquoise. Le vent de terre se leva, apportant l'amertume du maquis. Akane frissonna et Matteo l'attira contre son flanc, l'enveloppant de sa chaleur tellurique.

— Tu vois cette lumière ? demanda Matteo en désignant l'horizon. C'est l'heure où les âmes remontent voir ce que nous faisons de leur héritage.

— S'ils nous regardent, ils verront que je respire enfin, murmura-t-elle.

Il ne répondit pas. Il se pencha lentement, et ses lèvres effleurèrent les siennes. C'était un baiser qui goûtait le sel et la détermination farouche, le scellé d'un pacte entre deux solitudes. Sous leurs pieds, la terre corse semblait vibrer d'un grondement sourd,

peut-être le ressac, peut-être le cœur même de l'île battant à l'unisson.

À cet instant, les conséquences — la fureur de Kenji, l'amertume de Dumè, les traditions séculaires — paraissaient aussi insignifiantes que l'écume d'une vague brisée. Ils étaient le myrte et le sakura, deux racines s'entremêlant dans une terre trop rude pour l'un, trop vaste pour l'autre, mais où ils allaient apprendre à fleurir ensemble.

La *golden hour* s'éteignit, cédant la place à une nuit d'indigo parsemée de diamants. Akane posa sa tête sur l'épaule de Matteo, ses yeux fixés sur la première étoile. Elle n'avait plus peur d'avoir froid. Car ici, dans l'ombre de cet homme de roche, elle avait trouvé le seul feu que les tempêtes de l'automne ne pourraient jamais étouffer.

— On restera ? demanda-t-elle.

— On restera, répondit Matteo. Tant que le granit ne se change pas en sable.

Le crépuscule s'effaçait, mais dans le creux de leurs mains jointes, une certitude neuve venait de naître, plus solide que toutes les murailles de pierre de l'île. Ils étaient vrais, ils étaient nus, et dans cette vulnérabilité absolue, ils étaient, pour la première fois, invincibles.

Chapitre 10

L'Appel du Clan

L'air au-dessus de Bastia ne vibrait plus ; il pesait. C'était cette heure suspendue où le soleil, las d'avoir dévoré la roche porphyrique toute la journée, s'enfonçait dans la mer en laissant derrière lui une traînée d'or vieux. Sur la terrasse du « U Filanciu », le temps s'était pris les pieds dans les filets de pêche. L'odeur était un mélange entêtant : le sel saturant les poumons, le café serré accroché aux boiseries sombres, et ce parfum d'immortelle, sauvage, qui descendait du maquis comme un avertissement.

Akane était assise face à l'horizon, ses doigts fins entourant un verre d'eau dont la condensation traçait des sillons froids sur sa paume. À côté d'elle, Matteo ne disait rien. Sa présence était tellurique, une masse de certitude minérale dans un monde de reflets. Il nettoyait une pièce de moteur, ses mains larges, marquées par le cambouis et les cicatrices, bougeant avec une précision d'orfèvre. Chaque frottement du chiffon sur le métal résonnait dans le silence. Son cœur à elle, métronome affolé, marquait la cadence d'une exécution imminente.

Elle regardait ces mains. Elles étaient l'antithèse de son ancienne vie. Au Japon, celles de son père ne touchaient jamais rien de brut. Kenji pressait des boutons de nacre, caressait des soies. Ses mains étaient propres, lisses, et pourtant porteuses d'une violence que Matteo ne connaîtrait jamais.

Son téléphone, posé sur le bois brut, vibra. Le son fut une décharge électrique déchirant le voile de sérénité. Akane ne bougea pas. Elle fixa l'écran noir. Dans le creux de son estomac, une pierre venait de tomber, froide. Elle sentit le regard de Matteo. Son attention s'était déplacée, aussi tangible qu'une main sur son épaule. Elle saisit l'appareil. Le message s'afficha, signature de Kenji.

« La patience est une vertu que le commerce ne connaît pas, Akane. Le port de Bastia dépend de flux que je contrôle. Si tu n'es pas au point de rendez-vous demain à l'aube, les cargaisons de vin et d'huile resteront à quai. Partout. Définitivement. Choisis ton héritage. »

Le souffle d'Akane se bloqua. Le prix de sa liberté n'était pas libellé en sa propre souffrance, mais en celle de cette terre. En celle de Matteo. En celle de chaque famille de ce village qui l'avait accueillie.

— Akane ?

La voix de Matteo était un grondement sourd. Il avait posé son chiffon. Ses yeux, sombres comme le maquis à minuit, cherchaient les siens. Elle lui tendit le téléphone. Sa main tremblait, battement d'aile de papillon avant la tempête. Matteo prit l'appareil. Ses doigts tachés de noir effleurèrent l'écran de verre pur. Le contraste était violent. Il lut lentement, la mâchoire contractée. Un muscle saillit le long de son cou, corde tendue prête à rompre.

— C'est un homme puissant, murmura-t-il.

Il ne lâcha pas l'appareil tout de suite. Leurs doigts se frôlèrent. Dans ce contact, elle perçut tout ce qu'il taisait : sa rage contre l'impuissance et cette tendresse bourrue qui était son seul rempart.

— Ce n'est pas seulement de la puissance, Matteo. C'est un architecte du vide. Il ne cherche pas à me punir. Il restaure son ordre.

Elle se leva, incapable de rester immobile. En contrebas, Bastia s'éveillait. Des rires montaient des ruelles. Tout cela, Kenji pouvait l'éteindre d'un simple appel.

— Il ne peut pas faire ça, dit Matteo derrière elle. Il y a des lois ici.

Akane eut un rire triste.

— Mon père est la loi des flux. Il connaît chaque tendon de l'économie. Il sait lequel couper pour paralyser le corps tout entier. S'il frappe, ton cousin perdra sa cargaison. Le village s'étouffera. Et tout le monde saura que c'est à cause de moi.

Matteo réduisit l'espace, brisant la barrière invisible. Il posa ses mains sur les épaules d'Akane. Une ancre jetée dans une mer déchaînée.

— On trouvera une solution, dit-il, mais ses yeux trahissaient son doute. On ne plie pas ici.

— Tu ne comprends pas, Matteo. Pour lui, vous n'êtes que des variables d'ajustement. Il ne vous déteste pas. Il s'en moque. Vous n'êtes que le levier pour m'atteindre.

Le cœur de Matteo battait contre son oreille, puissant. Tambour de guerre. Elle ferma les yeux, voulant se perdre dans son odeur de terre. Le silence était saturé de non-dits. Chaque pulsation semblait hurler : **Vas-tu rester et les détruire ? Ou partir et te détruire ?**

Le vent tourna, apportant une fraîcheur soudaine. Les ombres s'allongeaient sur le sol, les transformant en géants fragiles.

— Demain à l'aube ? répéta Matteo. Au vieux môle ?

— Oui. Là où le premier ferry arrive.

Matteo resserra son étreinte. Il enfouit son visage dans son cou, respirant son parfum

pour les années de famine à venir. Elle sentit la rugosité de sa barbe, sensation si réelle qu'elle en devint une douleur.

— Je ne te laisserai pas y aller seule.

— S'il te voit, il saura qu'il a gagné. Il saura que j'ai quelque chose à perdre. S'il comprend que je t'aime, il ne nous lâchera plus jamais.

Le mot flotta dans l'air saturé de sel. C'était la première fois qu'elle le disait. Ce n'était pas un cri, c'était un constat d'impuissance. Matteo se recula pour la regarder. Sa main remonta pour caresser sa joue, son pouce effaçant une larme. Ses doigts étaient rudes, mais son geste avait la légèreté d'un souffle.

— On ne s'efface pas pour un chiffre, Akane. Pas ici. On est le maquis. On est la roche.

Elle vit l'éclat dans ses yeux, cette détermination corse, viscérale. Mais elle voyait aussi la faille. Matteo aimait son village autant qu'il l'aimait, elle. Et Kenji s'apprêtait à broyer ces deux amours l'un contre l'autre.

Elle se détacha doucement. L'appel du clan avait retenti. Dans les profondeurs de son âme, Akane sentit la guerrière s'éveiller, non pour servir son père, mais pour protéger l'homme silencieux. Le moteur du Defender rugit, brisant le silence de la rue. Alors qu'ils s'éloignaient, Akane sentit le regard des montagnes. Elles étaient là depuis des millénaires. Elle se demanda combien d'amours elles avaient vu sacrifiés sur l'autel de la survie.

La route serpentait vers les hauteurs. Dans l'habitacle exigü, l'odeur de cuir ancien et d'huile l'enveloppait. Leurs mains ne se touchaient plus, mais l'électricité entre eux faisait vibrer l'air. Demain, à l'aube, le premier acte d'une guerre dont elle était le champ de bataille commencerait.

Le lendemain, l'aube s'insinua, grise et glaciale. Au port, garées devant le « U Filanciu », trois berlines sombres détonnaient. Des monolithes tombés d'une autre planète. Kenji attendait, silhouette de nacre face à la mer.

Matteo coupa le contact. Le silence fut assourdissant.

— Ne descends pas, dit-il, la voix vibrant d'une détresse nue. On peut s'enfuir dans l'Alta Rocca. Ils ne nous trouveront jamais.

Akane sourit, une tristesse infinie dans les yeux. Elle posa sa main sur la joue de Matteo. Sa peau était chaude, vivante.

— Ils nous trouveront, Matteo. Je ne peux pas être ton incendie. Je veux être ta pluie.

Elle ouvrit la portière. L'air marin s'engouffra, bruit de moteurs et cris de mouettes. Chaque pas sur le pavé était une pierre posée sur son propre tombeau. Elle marchait droite, reprenant le masque d'impassibilité de son enfance. Kenji ne bougea pas. Pour lui, elle redevenait une pièce sur l'échiquier.

— Je suis là, dit-elle simplement. Laisse cette île respirer.

Kenji fit un geste de seigneur.

— Tu as fait le choix de la sagesse. Monte.

Akane ferma les yeux une seconde. Elle aspira une dernière bouffée d'air — myrte, immortelle et sueur d'hommes honnêtes. Elle emporta cette odeur comme un talisman.

Le claquement de la portière fut une guillotine de feutre. Dans l'habitacle pressurisé,

le monde changea. Le vacarme du vent fut remplacé par un silence chirurgical. L'air était froid, dénué de sel, un air de bureau. Akane s'enfonça dans le cuir. Une texture morte.

Elle tourna la tête une dernière fois. Derrière la vitre fumée, le Defender de Matteo s'amenuisait. Elle sentit une décharge électrique traverser sa poitrine, une douleur si aiguë qu'elle pressa sa main contre son cœur.

— Ne regarde pas en arrière, Akane, dit Kenji. Le passé est une ancre.

— Ce n'est pas de l'obéissance, père. C'est un sacrifice.

Elle posa sa main sur la vitre froide. Le contraste était violent entre la climatisation aseptisée et la chaleur étouffante, mais vibrante, qu'elle venait de quitter. Une larme solitaire roula sur sa joue. Elle ne l'essuya pas. Elle la laissa marquer son sillage, dernière trace de sel et de mer qu'elle emportait de lui.

La berline s'éloignait. Parmi les lumières de la ville qui scintillaient désormais comme des diamants froids, il y avait Matteo. Elle ferma les yeux, projetant son esprit vers lui une ultime fois. *Souviens-toi de moi.*

L'Appel du Clan l'avait ramenée à la raison, mais la Corse l'avait éveillée à la vie. En franchissant le seuil de sa prison dorée, Akane fit un serment silencieux. Elle porterait sa cicatrice comme une décoration. Elle serait le Myrte et le Sakura.

Derrière elle, les portes de la villa se refermèrent. Mais dans le silence de la nuit, une brise légère se leva, portant l'écho d'un moteur fatigué et le parfum d'une terre qui n'oublie jamais. Les racines de granit, dans le maquis des cœurs, ne meurent jamais tout à fait. Elle monta l'escalier, le dos droit, emportant le secret de Bastia : on ne possède jamais ce qu'on aime, on ne fait que l'abriter en soi, pour l'éternité des non-dits.

Chapitre 11

Le Serment des Falaises

Le vent de la fin d'août, chargé de la poussière dorée des chemins et de l'haleine brûlante des crêtes, s'engouffrait sous la robe légère d'Akane comme une main familière, trop audacieuse. En surplomb du Cap Corse, là où la route s'arrête pour laisser place au bleu absolu, le silence n'était pas un vide, mais une présence vibrante. Un bourdonnement sourd, celui de la terre qui respire après avoir trop bu de soleil.

Matteo se tenait debout près du vieux Defender dont le moteur émettait des cliquetis réguliers, métronome d'une tension palpable. Il ne la regardait pas. Ses yeux, d'un brun profond que la lumière de la *golden hour* transformait en ambre liquide, fixaient l'horizon où la mer et le ciel fusionnaient. Akane s'approcha, ses pieds nus foulant le tapis d'épines de pins et de cailloux tranchants. Elle ne sentait pas la douleur. Ici, chaque sensation était une ancre. Elle humait l'odeur de Matteo : un mélange d'essence, de tabac froid, et ce parfum propre au ciste après l'orage. C'était une odeur de foyer, un concept qu'elle n'avait jusqu'alors connu qu'à travers les dictionnaires qu'elle maîtrisait si bien.

En tant que traductrice, elle avait passé sa vie à porter les voix des autres, à lisser les angles des contrats de son père, mais devant cette stature minérale, elle se retrouvait sans mots. Elle chercha mentalement l'équivalent japonais pour l'Immortelle.

* Tsuis M - ka * ? Non, aucune syllabe nipponne n'avait la char sauvage de la plante corse qui saturait l'air.

— On dirait que le monde s'arrête ici, murmura-t-elle.

Matteo tourna la tête. Le mouvement était lent, mesuré. Dans la ligne sévère de sa

mâchoire, Akane lisait une vulnérabilité qu'il ne montrait qu'à elle. C'était une offrande, plus précieuse que toutes les politesses apprises dans les salons de Tokyo.

— Le monde ne s'arrête pas, répondit-il d'une voix sourde. Il commence. Pour ceux qui savent regarder.

Il fit un pas. La distance se réduisit à un souffle. Akane sentit la chaleur irradier de son corps, une barrière thermique contre l'inquiétude. Matteo plongea sa main dans sa poche et en sortit une branche d'immortelle. Les fleurs étaient sèches, d'un jaune terne, mais leur parfum monta instantanément, épicé, entêtant.

— Ma grand-mère disait que cette plante est la seule chose qui ne meurt jamais vraiment, dit-il. Même oubliée dans un livre pendant cent ans, elle garde sa force.

Il lui prit le poignet. Ses doigts étaient calleux, marqués par le travail du fer, mais sa prise avait une délicatesse qui fit frissonner Akane jusqu'à la moelle. Il referma lentement la main de la jeune femme sur le trésor végétal.

— Akane, écoute-moi. Ton père, mon oncle, les clans... ils voient des dettes et des noms. Mais la terre se fiche de ton passeport. Si tu décides que ton chemin est ici, sous ces pins, alors je te le jure : cette terre t'adoptera. Je serai ton ombre, et le schiste sera ton lit.

Une larme perla au coin de l'œil d'Akane. Elle, la guerrière du verbe, se sentait mise à nu. Elle n'était plus l'héritière d'un empire de l'ombre ; elle était une femme de dix-neuf ans, terrifiée par l'immensité de ce qu'elle ressentait.

— Et s'ils viennent nous chercher ? demanda-t-elle dans un souffle.

Matteo resserra sa main sur la sienne. La douleur légère des tiges sèches s'enfonçant dans sa paume la ramena au présent.

— Qu'ils viennent. Ils connaissent les sentiers, mais ils ignorent le silence des pierres. On se bat avec ce qu'on aime, Akane. Et je t'aime avec une rage que ton père ne peut même pas imaginer.

Il posa sa main sur sa nuque, ses doigts se perdant dans ses cheveux noirs. Le contact était électrique. Akane se laissa aller contre lui, nichant sa tête dans le creux de son épaule. Elle sentit le battement régulier de son cœur, un tambour de guerre assourdi par la tendresse. C'était un rythme qu'elle aurait pu suivre jusqu'au bout de cette île.

— Je n'ai jamais appartenu à rien, murmura-t-elle contre son cou. J'étais un outil. Une voix qui traduisait d'autres voix. Mais ici, mon propre nom commence à avoir du sens.

— Ton nom ne pèse rien ici. C'est toi qui pèses. Ton souffle, ton courage. Le reste, c'est du vent qui passe sur les falaises.

Il approcha ses lèvres des siennes. Ce n'était pas encore un baiser, mais la promesse d'un naufrage consenti. Akane retint sa respiration. Dans ce non-dit, dans cet espace de quelques millimètres, tout le poids de leurs mondes respectifs s'évaporait. Il n'y avait plus de clans, plus de Tokyo. Il n'y avait que la morsure du sel et cette branche d'immortelle tenue comme une arme contre le destin.

Le soleil disparut, laissant place à une clarté cendrée. Le Defender veillait comme un vieux chien fidèle. Ils restèrent ainsi, deux ombres fondues dans la montagne, tandis que les premières étoiles perçaient le velours du ciel. Chaque battement de cœur d'Akane répondait désormais à celui de la terre sous ses pieds. Elle n'était plus une plume dans le vent ; elle était devenue une pierre.

— Regarde, chuchota Matteo en désignant les lumières lointaines de Bastia.

— C'est beau.

— C'est un mensonge. Les lumières font croire que la ville est calme. Mais la vérité est ici. Dans ce que l'on ne dit pas.

Il combla l'espace. Leurs lèvres se rencontrèrent, un choc de douceur et de rudesse, de sel et de miel. Dans ce baiser, Akane sentit la morsure de la réalité et la caresse du rêve. Elle se laissa sombrer, certaine que Matteo coulerait avec elle. Au loin, le bruit d'un moteur étranger à la montagne déchira un instant le silence. Un rappel cruel que le monde extérieur, celui des pères et des héritages de sang, n'était jamais loin.

— On ne peut pas rester ici toute la nuit, dit Matteo en s'écartant. Dumè va s'inquiéter. Et s'il s'inquiète, il fera des bêtises.

Ils montèrent dans le Defender. L'habitacle devint instantanément un sanctuaire de cuir vieux et de poussière. Le moteur s'ébroua dans un râle puissant. Alors qu'ils commençaient la descente, serpentant entre les virages où le maquis reprenait ses droits sur le goudron, Akane posa sa main sur celle de Matteo, sur le levier de vitesse.

— Matteo ? Merci.

Il serra ses doigts sur les siens. Les phares balayaient les troncs torturés des chênes-lièges, créant des ombres dansantes. Akane ne voyait plus les gratte-ciel de Tokyo, mais des remparts de roche mère et le regard d'un homme qui l'avait vue, réellement.

Le Defender s'enfonça dans l'ombre des premières maisons de pierre de la Terra-Vecchia, là où la lumière lunaire ne pénétrait plus. Matteo gara le véhicule contre un mur couvert de jasmin, à quelques pas du bar « U Filanciu ». Le silence qui suivit fut dense. Matteo gardait les mains soudées au volant, ses jointures blanchies. Il fixait le pare-brise, hanté par le poids de sa lignée.

— Tu sais ce que ça signifie ? demanda-t-il d'une voix rauque. Ce serment là-haut... un homme d'ici, quand il donne sa parole à la montagne, il s'enchaîne.

Akane attrapa sa main, guidant ses doigts calleux contre sa joue. Le contraste était violent : la soie contre l'écorce.

— Je ne suis pas une porcelaine de vitrine, Matteo. Mon père a bâti un empire sur du vent. Toi, tu bâtis ta vie sur de la pierre qui dure.

— Mon père ne te laissera pas partir. Et le tien ne tolérera jamais que tu te perdes dans les bras d'un berger. Pour eux, nous sommes une erreur de calcul.

— Alors laissons-les calculer leurs millions. Ici, ils n'existent plus.

Elle se rapprocha, franchissant la distance entre les sièges. Matteo l'enveloppa dans son manteau de laine brute. Chaque inspiration était une prière. En bas de la rue, le bar projetait des éclats de lumière dorée sur les pavés. Le "Serment des Falaises" n'était pas un point final, c'était le prologue d'une guerre nécessaire.

— Je te protégerai, murmura-t-il contre ses cheveux. Même si je dois me dresser contre les miens.

Ils descendirent de la voiture. Matteo verrouilla sa main dans celle d'Akane, un signal clair pour les ombres qui observaient derrière les persiennes. À l'intérieur du bar, l'atmosphère était électrique. Dumè trônait dans son coin habituel, tandis qu'à l'autre bout, deux hommes en costumes sombres, l'allure trop rigide pour la Corse, attendaient. Les émissaires de Kenji.

Akane sentit une pointe de glace lui traverser le cœur, mais elle ne lâcha pas prise. Matteo avança jusqu'au milieu de la pièce, ignorant les Japonais pour fixer son père.

Dumè vit la branche d'immortelle dépassant de la poche de son fils. Il vit leurs mains liées.

— Elle reste, dit simplement Matteo. Parce que la terre l'a acceptée. Et parce que je l'ai choisie.

Un émissaire se leva, mouvement fluide et menaçant.

— Votre père vous attend, Akane-sama, dit l'homme en japonais. Ce divertissement doit cesser. L'honneur du nom ne permet pas de telles errances.

Akane répondit dans la même langue, mais sa voix portait désormais la rudesse du schiste.

— Dites à mon père que l'honneur n'est pas dans l'obéissance. Je ne suis pas une errante. J'ai trouvé mon ancrage.

Elle posa sa tête sur l'épaule de Matteo. Dumè se leva, sa silhouette massive se découpant contre le zinc. Il s'approcha et, d'une main lourde, toucha l'épaule de la jeune femme.

— Bienvenue chez toi, petite. Le maquis ne rejette jamais ceux qui savent l'aimer.

Les émissaires comprirent que ce n'était plus un caprice, mais une alliance de sang. La tension ne disparut pas ; elle devint l'ombre qui allait désormais border leur route. Mais sous le plafond bas de « U Filanciu », Akane et Matteo étaient invincibles. L'automne à Bastia ne serait plus une saison de déclin, mais celle d'une floraison improbable. Entourés par la rumeur sourde de la ville, ils s'assirent, prêts à forger leur destin dans l'intimité brute d'une terre qui ne ment jamais.

Chapitre 12

La Confrontation des Pères

Le soleil de septembre n'était plus une caresse, c'était un poids. Sur la place de l'église de Nonza, suspendue comme un nid d'aigle entre le schiste noir et l'azur insolent de la Méditerranée, l'air vibrait, saturé par le chant strident des dernières cigales et l'odeur entêtante de l'immortelle chauffée à blanc. Le basalte des murets irradiait une chaleur sourde, une fièvre minérale qui remontait des entrailles mêmes de la terre corse.

Au centre de ce vide écrasant, deux hommes se tenaient debout. Dumè était adossé à l'ombre maigre d'un vieux chêne vert. Ses mains, larges comme des pelles, étaient posées à plat sur ses cuisses. Son visage était une carte de géographie tourmentée, des rides profondes comme les défilés de la Scala di Santa Regina, et des yeux d'un bleu délavé par le sel. Face à lui, Kenji représentait une autre forme de violence : celle du silence et de la précision. En plein soleil, sa silhouette de sabre rengainé trahissait une courbure imperceptible. La fatigue. Pas celle du corps, mais celle de l'âme. Entre eux, il n'y avait pas de mots, seulement le battement de leurs cœurs respectifs, deux tambours sourds qui résonnaient dans le silence pétrifié.

Dumè sentait l'effluve de santal et de tabac froid émanant de l'étranger, une élégance qui jurait avec cette terre de ronces. Pourtant, en croisant ce regard, le vieux Corse vit un miroir. Il vit un père qui avait traversé le monde pour une enfant qui ne lui appartenait déjà plus.

— Vous avez fait un long voyage pour une cause perdue, finit par dire Dumè. Sa voix était rocailleuse, comme le choc de deux galets.

— Le voyage n'est jamais perdu quand il s'agit de comprendre l'endroit où le cœur de son enfant a décidé de s'ancrer, répondit Kenji dans un français précis.

Dumè sortit un couteau de sa poche, un vieux Berger à la lame usée. Il ne l'ouvrit pas, se contentant de le faire rouler entre ses doigts calleux.

— Votre fille est une lumière, étranger. Matteo... mon fils... il n'avait jamais vu une telle clarté. Vous voulez la ramener dans votre prison de soie ?

Kenji ferma les yeux. Il revit Akane, non pas la guerrière qu'il avait façonnée, mais l'enfant cachée autrefois sous son bureau pour échapper au protocole.

— Je veux qu'elle soit en sécurité, murmura-t-il. Mais je comprends que ma sécurité était un tombeau. Ici, tout est à vif. La peau, les sentiments, la mort.

— C'est ici qu'elle respire, coupa Dumè. Mon fils n'était qu'un gardien de pierres avant qu'elle n'arrive. Elle l'a réveillé. Et lui, il lui a donné une terre qui colle aux chaussures.

Un vrombissement rauque déchira l'air. Le Defender de Matteo grimpait la route en lacets, soulevant un panache de poussière dorée. La voiture s'arrêta dans un crissement de pneus. Akane descendit la première, sa silhouette gracile se découpant contre le ciel de feu. Matteo s'arrêta derrière elle, son corps massif faisant rempart, sa main cherchant instinctivement celle de la jeune femme.

Akane s'avança vers son père. Elle ne s'inclina pas immédiatement ; elle soutint son regard, dépouillée de ses armures de héritière.

— Je ne suis plus une poupée de porcelaine, OtMsan. Le m'a
vrai. Si tu m'emmènes, tu n'emmèneras qu'une ombre. Mon cœur restera ici.

Kenji sentit un frisson parcourir son échine. La sincérité d'Akane était un dard qui transperçait ses dernières défenses. Il regarda Dumè. Deux vieux lions fatigués de régner sur des déserts.

— On ne propose rien. On accepte, dit Dumè en désignant le bar U Filanciu. On va s'asseoir et boire une eau-de-vie qui brûle les regrets.

Ils descendirent vers le village dans une procession solennelle. À l'intérieur du bar, l'ombre était une bénédiction. L'odeur de la poussière et du café froid remplaçait celle de la garrigue. Dumè sortit deux verres et une bouteille sans étiquette. Il versa une liqueur ambrée, une essence de patience.

— À la douleur, dit Dumè. C'est elle qui nous rend vrais.

— À l'honneur, répondit Kenji d'une voix plus douce. Celui qui sait s'incliner devant le cœur.

Ils burent d'un trait. Le feu de l'alcool se répandit dans leurs veines. Kenji sortit une photographie froissée de la mère d'Akane et la posa sur le bois brut. Dumè posa sa main lourde sur l'épaule du Japonais, un geste d'une audace folle qui scellait une fraternité de deuil.

Matteo et Akane restèrent sur le seuil, baignés par la lumière rousse. Le jeune homme attira Akane contre lui, enfouissant son visage dans ses cheveux sombres.

— Allez-vous-en, ordonna Dumè avec un sourire bourru. Allez respirer le vent. Nous, on a encore quelques démons à noyer.

Ils sortirent dans la nuit qui s'installait. L'air nocturne les frappa, chargé d'embruns et de romarin. Matteo entraîna Akane vers le Defender, mais avant de monter, il la plaqua doucement contre la carrosserie froide du véhicule. Ses mains encadrèrent son

visage. La lune donnait à la peau d'Akane l'éclat de l'opale.

— Tu ne reviendras pas en arrière ? demanda-t-il, sa voix vibrant d'une inquiétude qu'il ne pouvait plus cacher.

Akane prit le visage de Matteo entre ses mains, sentant la rudesse de sa barbe naissante. Elle plongea ses yeux dans les siens.

— Ma maison n'est plus un lieu sur une carte, Matteo. Ma maison, c'est le battement de ton cœur sous ma paume.

Elle l'embrassa. C'était un baiser de naufragé, une quête de survie. Il y avait le contraste violent entre le métal glacial du 4x4 contre son dos et la chaleur brûlante du corps de Matteo contre le sien. Elle sentait tout l'automne corse couler dans ses veines. Elle n'était plus une héritière en fuite ; elle était une flamme, et il était le foyer.

Le moteur s'ébroua. Matteo passa la première et le véhicule s'élança sur la route étroite qui serpentait entre les contreforts de schiste et le vide. Akane posa sa main sur celle de Matteo. Elle regarda par la vitre les reflets d'argent sur la mer en contrebas. Elle pensa à son père et à Dumè, deux silhouettes de légende s'enfonçant dans la pénombre bienveillante du bar pour réapprendre à être des hommes.

Matteo arrêta le moteur au sommet d'un col, là où la terre semble toucher les étoiles. Le silence revint, mais il n'était plus vide. On entendait le ressac régulier de la Méditerranée. Et dans ce silence, Akane entendit un double battement, parfaitement synchronisé. Le sien et celui de l'homme à ses côtés.

Le Myrte et le Sakura ne s'opposaient plus ; ils s'entrelacent dans un parfum de sel et de liberté. Sous le regard éternel des montagnes, Akane sut qu'elle n'était plus une étrangère. Elle était le murmure de ce vent. Elle était chez elle. Elle était libre. Elle

était aimée.

Chapitre 13

Le Sacrifice d'Akane

Le soleil basculait derrière les crêtes déchiquetées du Cap Corse, inondant la petite place de l'église ruinée d'une lumière si dense qu'elle semblait liquide. C'était l'heure où les ombres s'étirent comme des membres fatigués, l'heure où la terre, gorgée de la chaleur de tout un été, commence à exhaler ses secrets. L'air était saturé du parfum d'immortelle, cette odeur de curry sauvage et de poussière dorée qui colle à la gorge, mêlée à l'iode coupante qui remontait des falaises.

Au centre de ce sanctuaire de granit, le silence était une matière solide. À droite, les hommes de Kenji, silhouettes d'ébène aux visages de marbre poli. À gauche, Dumè et ses bergers, le cuir tanné par le sel, les mains agrippées à des fusils qui semblaient prolonger leurs propres membres. Entre le Japon millénaire et la Corse insoumise, un gouffre de siècles de codes d'honneur mal traduits.

Akane s'avança. Le crissement de ses semelles sur le gravier sec résonna comme une déflagration. Chaque pas était une déchirure. Son cœur, ce muscle trop tendre pour l'armure qu'on lui avait imposée, battait une mesure irrégulière, un tambour sourd qui lui martelait les tempes. Elle sentait le regard de Matteo dans son dos : un poids brûlant, une caresse désespérée qu'elle n'osait pas affronter.

Elle s'arrêta là où l'ombre d'une croix de pierre brisée venait mourir. Elle leva les yeux vers son père. Kenji ne cilla pas, mais la minuscule contraction de sa mâchoire trahissait l'homme qui voit son héritage s'évaporer.

— *Otousan*, commença-t-elle, sa voix basse portant sur le vent thermique. Vous m'avez appris que l'honneur est un sabre que l'on polit toute sa vie. Mais regardez ce

que nous polissons ici. Ce n'est pas de l'acier. C'est de la haine.

Elle marqua une pause, ses jointures blanchissant sous la pression de ses mains jointes. Un garde de Kenji fit un mouvement brusque, le cuir de son étui grinçant dans le silence. Akane ne cilla pas. Elle parla de la solitude des gratte-ciels, du froid des réceptions où elle n'était qu'une monnaie d'échange, puis du goût du miel de châtaigne et de la façon dont le silence de Matteo avait comblé son vide intérieur.

Puis, elle se tourna vers Dumè. Le patriarche au visage sculpté par la tempête la regardait avec une admiration involontaire. Elle adopta les intonations rauques de l'île.

— *Dumè, o ziu...* écoutez ce que votre neveu ne vous dit pas. Vous voulez protéger cette terre ? Mais que protégez-vous si vous tuez ce qui le fait vivre ? Je suis l'étrangère, et pourtant, Matteo m'a donné les clés de son silence. Si vous versez le sang, chaque goutte scellera la fin de votre lignée. Il ne vous pardonnera jamais d'avoir assassiné la lumière qu'il a trouvée dans l'ombre.

Matteo, cloué au sol, sentit un étau se serrer autour de ses poumons. Il voulait l'envelopper, l'arracher à ce cercle de loups, mais la puissance de ses mots le paralysait. Elle était frêle dans sa robe de lin blanc qui accrochait les derniers rayons, mais elle dominait ces hommes de guerre.

Akane écarta les bras, les paumes ouvertes vers le ciel. Sa peau paraissait presque translucide, un éclat de nacre au milieu du granit brut.

— Voici mon offre. Père, je rentrerai avec vous. Je redeviendrai l'ombre que vous exigez. Je porterai le poids de notre nom jusqu'à m'en rompre le dos. Mais à une condition.

Elle marqua un temps d'arrêt. Le battement de son cœur était désormais le seul

métronome de la scène. Elle sentait l'odeur du sel sur sa peau, le souvenir du dernier baiser de Matteo, un goût d'amertume et de maquis sauvage.

— En échange, vous laisserez cette terre en paix. Vous retirerez vos hommes et vos menaces. Vous oublierez le nom de Matteo. Je deviens votre otage volontaire pour qu'il puisse continuer à regarder la mer sans y chercher des ennemis.

Elle se tourna vers Dumè, ses yeux brillant de larmes qu'elle refusait de libérer.

— Et vous, rangez vos armes. Laissez partir mon père sans un mot. Acceptez que le prix de votre paix, c'est mon absence. Ne laissez pas Matteo me suivre. Protégez-le de sa propre loyauté. Laissez-le vivre, même si c'est dans le deuil de nous.

Le silence qui suivit fut plus lourd que les montagnes. Matteo sentit une déchirure physique dans sa poitrine, comme si ses côtes se brisaient. Il vit dans le regard d'Akane une résolution d'acier. Elle s'offrait en sacrifice par un amour si vaste qu'il ne pouvait être contenu dans les limites de leur été.

Kenji fit un pas en avant. Ses yeux rencontrèrent ceux de Dumè. Les deux patriarches se jaugèrent, voyant l'un chez l'autre le même reflet : la peur de perdre ce qu'ils aimaient le plus. Ils virent la douleur de cette femme prête à être broyée pour les sauver d'eux-mêmes.

— Matteo... murmura-t-elle si bas que seul le vent l'entendit.

Elle ne le regarda pas. Elle n'en avait pas le courage. Si elle croisait ses yeux sombres comme une forêt de chênes après l'orage, elle savait qu'elle s'enfuirait.

— Répondez-moi, dit-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle d'acier. Acceptez-vous le prix de votre honneur ?

Kenji posa une main sur l'épaule de sa fille, un geste qui ressemblait à une entrave.
— Le prix est accepté, Akane. Ta vie contre le silence des armes.

Un cri étouffé s'échappa des lèvres de Matteo. Ce n'était pas un mot, c'était un déchirement. Les gardes commencèrent à abaisser leurs armes, le métal cliquetant froidement. Akane resta immobile au centre du cercle, architecte de son propre exil. Avant de faire le premier pas vers la voiture noire, elle sentit une main frôler la sienne. Un contact électrique, une fraction de seconde où la peau de Matteo effleura la sienne. Un adieu. Une promesse.

Le claquement de la portière fut le son le plus violent que Matteo ait jamais entendu. C'était une rupture nette, un os qui se brise. Il fit un pas en avant, les doigts se crispant dans le vide. À travers la vitre teintée, il ne voyait qu'une ombre. Leurs cœurs, séparés par l'acier, battaient à l'unisson une cadence affolée de bêtes prises au piège.

Le moteur s'ébroua, grondement étranger dans ce décor de vent. La poussière s'éleva, voile de terre corse occultant déjà la berline. Matteo sentit une main rugueuse sur son bras. Dumè ne dit rien, mais la pression de ses doigts était un aveu.

Matteo monta dans son vieux Defender. Il ne démarra pas. Il posa son front contre le volant, inhalant le fantôme de sakura qui flottait encore dans l'habitacle : une élégance fragile qui n'avait rien à faire dans la boue des vendettas.

— Je te retrouverai, murmura-t-il.

Ce n'était pas une promesse romantique, c'était une sentence. Il était l'Architecte, et il allait rebâtir son existence autour de cette absence. Il apprendrait leurs codes, leurs silences, leur langage d'ombres. Il ne serait plus le berger de ses montagnes, mais le loup qui traverse les océans.

Il se souvint de leur baiser près de la source. Il goûtait l'eau fraîche et l'urgence. Ses lèvres étaient douces, mais son baiser était une déclaration de guerre contre la fatalité. Il en gardait la texture, le mouvement de sa respiration contre sa joue.

Le vent d'est se leva brusquement, faisant gémir les haubans des voiliers dans le port en contrebas. C'était le Levante, le vent qui apporte les tempêtes. Matteo passa la première. Le voyage commençait. L'automne était là, mais dans son cœur, quelque chose venait de refleurir sous la morsure du froid. La guerre des clans était finie, mais la quête de l'Architecte ne faisait que débiter. Les battements de cœur, si longtemps étouffés, allaient résonner par-delà les mers jusqu'à ce que le parfum du myrte et celui du sakura ne fassent plus qu'un dans le souffle de l'éternité.

Chapitre 14

Le Pacte de l'Honneur

La lumière de la « golden hour » ne se contentait pas de descendre sur le Cap Corse ; elle s’y installait, épaisse et sirupeuse comme un miel de châtaignier oublié au soleil. Sur la terrasse de pierre sèche qui surplombait l’abîme bleu de la Méditerranée, le temps s’était figé. Ici, entre les murs de granit qui transpiraient encore la chaleur de l’après-midi, deux mondes que tout aurait dû broyer venaient de heurter un silence plus vaste que leurs propres légendes.

Akane se tenait droite, les pieds ancrés dans la poussière rousse, juste à la limite de l’ombre projetée par le vieux Defender de Matteo. Ses doigts, durcis par des années d’entraînement au sabre, tremblaient imperceptiblement. Ce n’était pas de la peur, mais l’épuisement sacré de celle qui a tout misé sur un seul souffle. Elle sentait le sel sécher sur ses pommettes, laissant une traînée blanche, cicatrice éphémère de mer et de larmes. Elle regardait son père, Kenji.

L’homme dont le nom faisait frissonner Shinjuku semblait ici, sous ce ciel trop vaste, dépouillé de son armure de yakusa. Sa silhouette sombre se détachait contre l’horizon de feu. Il ne regardait pas sa fille avec la sévérité habituelle, mais avec une sidération archaïque. Il voyait dans ses yeux une flamme qu’il avait lui-même éteinte en lui des décennies plus tôt pour devenir le chef qu’il était.

À quelques pas, Matteo était un rempart de chair et de lin blanc. Sa chemise portait les traces de la journée : taches de cambouis, odeur de terre et de ciste. Son regard ne quittait pas Dumè, son propre père. Le patriarche corse, les mains calleuses posées sur le muret, respirait l’odeur de l’immortelle qui remontait du maquis. Il voyait son fils, son héritier, se tenir là, vulnérable et invincible à la fois, par la seule grâce d’une

femme venue de l'autre bout du monde.

— Elle a le regard de ceux qui ne reculent devant aucun précipice, murmura Dumè d'une voix rauque. Elle ne ressemble pas aux touristes. Elle a la mer dans les yeux, la vraie. Celle qui noie et qui sauve.

Kenji fit un pas en avant. Ses chaussures de cuir fin craquèrent sur les épines de pin. Il ne comprenait pas tout le dialecte, mais il comprenait la musique de l'honneur. Il scruta Matteo, ce barbare de l'île qui avait capturé le cœur de sa précieuse héritière. Il vit la cicatrice sur l'avant-bras du jeune homme et y reconnut un écho de ses propres balafres.

Akane sentit son cœur battre comme un tambour de guerre tournant à la berceuse. Elle s'approcha de Matteo et glissa sa main dans la sienne. La paume rugueuse du Corse contre la sienne, si douce, scella leur pacte bien avant que les pères ne déposent les armes.

— Père, dit-elle en japonais, tu m'as appris que l'honneur consistait à porter le poids du passé. Mais je choisis de porter celui de l'avenir. C'est la floraison du sakura sur une terre de myrte.

Kenji resta immobile. Dans son esprit, Tokyo s'effaçait devant la splendeur sauvage de ce crépuscule. Il vit la détermination de ce jeune Corse qui ne baissait pas les yeux. Il y avait dans cette île une noblesse qui ne s'achetait pas.

Dumè se détacha du muret et s'approcha de Kenji. Les deux vieux loups se faisaient face. Le Corse massif, imprégné de maquis ; le Japonais sec, tranchant comme l'acier.

— On ne possède jamais nos enfants, Kenji, dit Dumè avec une solennité religieuse. On ne fait que leur prêter la vie, en espérant qu'ils soient plus braves que nous quand

vient le moment de choisir leur propre cage.

Il sortit de sa poche une *piana*, son couteau à manche de corne. Il l'ouvrit avec une lenteur rituelle et coupa une branche de myrte. Il la tendit à Kenji. C'était l'offrande de la terre. Kenji la prit avec une délicatesse infinie, puis, fouillant dans sa veste, il en sortit une petite boîte en laque rouge contenant un sceau de jade.

— Ce sceau représente mon autorité, dit Kenji en anglais. Mais l'autorité sans l'amour n'est qu'un fardeau de poussière. Je le dépose ici. Ma fille n'est pas une fugitive. Elle est le pont entre nos îles.

Akane sentit ses genoux fléchir de soulagement. Matteo fit un pas vers les patriarches et posa une main sur l'épaule de son père.

— Monsieur, dit-il à Kenji, sa voix basse comme le grondement de la mer, je n'ai pas de titres. Mais je jure que chaque souffle d'Akane sera protégé comme le mien. Elle ne sera jamais seule dans le maquis.

Le silence qui suivit fut le plus beau de leur vie. Ce n'était plus le silence de l'affrontement, mais celui de la reconnaissance.

— Allons boire au *Filanciu*, dit brusquement Dumè pour masquer sa gorge serrée. Le vin est frais. Nous avons des histoires de mer et de montagnes à nous raconter, vieux frère.

Alors que les deux hommes descendaient vers le bar, Akane et Matteo restèrent au bord du monde, là où le ciel et l'eau se confondent dans un éclat de violet et d'or.

— Tu as entendu ? chuchota Akane. "Vieux frère".

Matteo resserra son étreinte, respirant le parfum de jasmin et de vent corse. Ses doigts

caressèrent la nuque de la jeune femme. Le vent se leva brusquement, portant l'odeur du sel et de la pluie. Le premier éclair fendit le ciel au large, une déchirure violette dans le bleu marine.

— J'ai toujours eu peur de l'orage, confessa Akane.

— Ici, l'orage, c'est le maquis qui boit, répondit Matteo. C'est la terre qui remercie. Il faut accepter d'être bousculé par le ciel pour rester vert.

Une première goutte s'écrasa sur le front d'Akane. Puis la pluie tomba, fine et pressée, libérant les notes de miel de l'immortelle. Ils marchèrent vers le Defender. Matteo ne démarra pas tout de suite. Il prit le visage d'Akane entre ses mains.

— Tu es sûre ?

— Je n'ai jamais été aussi sûre, Matteo. Ici, je ne suis qu'Akane. C'est tout ce dont j'ai besoin.

Le moteur gronda, brisant le charme pour en créer un autre. Ils quittèrent la terrasse, grimpant le long de la côte. Matteo conduisit jusqu'à un promontoire où le granit est poli par les siècles. Il coupa le contact. Dans l'obscurité, leurs cœurs finirent par ne former qu'une seule pulsation.

— L'été est fini, Akane, murmura-t-il. Mais l'automne ici est la plus belle des saisons. C'est là que les racines s'enfoncent. Tu n'est pas une passagère. Tu es ma terre.

Il l'embrassa. Ce n'était plus un baiser de passion dévorante, mais un baiser de reconnaissance. Leurs lèvres goûtèrent l'eau douce et le sel. Akane comprit enfin que l'appartenance n'était pas une question de lignée, mais cet interstice sacré où une autre âme vous reconnaît.

La lune perça les nuages, jetant une traînée d'argent sur la mer. Le pacte était accompli. Le Myrte et le Sakura ne faisaient plus qu'un. Akane s'endormit contre l'épaule de Matteo alors que le Defender s'enfonçait dans la nuit, bercée par le chant de sa nouvelle patrie. L'honneur avait enfin trouvé sa forme la plus pure : la liberté d'aimer.

Chapitre 15

L'Automne des Possibles

L'été, à Bastia, ne meurt jamais tout à fait. Il s'essouffle simplement, s'étire comme un amant repu, laissant derrière lui une lumière d'un or plus dense, presque huileux. Au bar « U Filanciu », le temps ne s'était pas contenté de ralentir ; il s'était cristallisé. Les persiennes de bois délavé par le sel laissaient filtrer des lances de clarté rousse qui rayaient le sol en terre cuite, là où la poussière dansait une valse lente, indifférente au tumulte du monde extérieur.

Matteo était debout derrière le zinc, les mains à plat sur le métal froid. Ses doigts, marqués par le travail du bois et la morsure de la mer, traçaient des cercles invisibles sur la surface. Ses yeux, d'un vert de maquis profond, ne quittaient pas la silhouette d'Akane. Elle était assise près de la fenêtre ouverte, là où le parfum de l'immortelle — ce mélange de curry, de miel brûlé et de terre sèche — entrainait par vagues, porté par un libeccio qui perdait de sa superbe.

Elle ne lisait plus. Son livre reposait sur ses genoux. Elle regardait le port, là où l'horizon confondait le bleu de l'eau avec celui d'un ciel de nacre. Dans ce silence qui n'était pas un vide, mais une plénitude, Matteo sentait chaque percussion de son propre cœur. Il se souvenait de l'Akane des premiers jours : une lame d'acier froid, une étrangère dont le nom résonnait comme un titre de guerre. Aujourd'hui, elle n'était plus qu'un souffle, une présence vibrante qui avait déposé son armure au seuil de ce sanctuaire.

Il s'écarta du comptoir. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur les dalles de pierre. Il s'approcha d'elle, s'arrêtant là où l'ombre de l'un commençait à caresser celle de l'autre. Il ne dit rien. Les mots étaient des intrus, des messagers maladroits qui

trahissent la vérité de l'instant. Akane tourna lentement la tête. Ses cheveux, d'un noir d'encre, étaient retenus par une barrette de bois qu'il lui avait sculptée. Une mèche s'était échappée contre la courbe de sa mâchoire.

— Le vent a tourné, murmura-t-elle.

— C'est l'automne qui arrive, répondit Matteo. Le vrai. Celui qui nous rend l'île.

Elle esquissa un sourire dépouillé de l'ironie polie qu'elle servait autrefois aux émissaires de son père.

— L'île ne nous a jamais quittés, Matteo. C'est nous qui avons peur de la posséder.

Il posa sa main sur le dossier de sa chaise, effleurant son épaule. Le contact fut électrique. Akane ferma les yeux, inclinant la tête pour accueillir cette caresse. Dans ce geste, il y avait une reddition totale. Non pas celle d'une vaincue, mais celle d'une femme qui trouvait enfin son centre de gravité.

— Kenji a appelé ce matin, dit-elle, les yeux toujours clos. Il ne m'a pas appelée « sa fille », ni « son héritière ». Il m'a appelée par mon prénom. Simplement. Il a dit que le jardin de Kyoto était calme, mais qu'il comprenait pourquoi je préférais le maquis.

Matteo sentit une tension fugitive quitter ses muscles. Le patriarche, le chef de clan, desserrait enfin son étreinte.

— Il nous laisse, Matteo. Il nous laisse à notre silence.

Il s'assit sur le rebord du large appui de fenêtre, face à elle, leurs genoux se frôlant. Le bar était plongé dans une pénombre bleutée, seule la dernière ligne de feu du soleil persistait à l'horizon.

— Je n'ai rien à t'offrir, Akane. Rien que ce vieux bar et cette terre ingrate qui ne donne que ce qu'on lui arrache.

Elle tendit la main et posa sa paume contre sa joue. Sa peau était fraîche.

— Tu m'offres ce que personne n'a jamais su me donner. Un endroit où mon nom ne pèse rien. Sans le Japon, sans les attentes, sans le sang. Tu m'offres le droit d'être vulnérable sans être en danger.

Matteo attrapa sa main, la porta à ses lèvres. Il embrassa la naissance de ses doigts avec une dévotion religieuse. Il sentait sous sa langue le grain de sa peau, et il aurait voulu que cet instant dure mille ans. Pour sceller ce moment, il sortit de sa poche un petit objet enveloppé dans une toile de jute. Il le posa sur le bois de l'appui de fenêtre.

Akane le déballa avec précaution. C'était une clé ancienne, en fer forgé, dont la tête était ciselée en forme de tête de maure. Elle était lourde, chargée d'une histoire qu'elle ne connaissait pas encore.

— Mon père, Dumè, est venu avant que tu ne rentres de la crique, expliqua Matteo d'une voix sourde. Il n'a rien dit. Il a juste regardé le chemin qui mène à la mer. Et puis il m'a donné ça. C'est la clé de la bergerie sur les hauteurs du Cap. Celle qu'on n'ouvre que pour les grandes occasions. Pour lui, c'est une façon de dire que tu fais partie de la terre. Que le sang n'est plus la seule loi.

Une émotion vive monta dans la gorge d'Akane. Elle effleura le fer froid. Dans le code d'honneur corse, un tel geste valait tous les discours. C'était une reconnaissance, une abdication de la fierté devant la force du sentiment.

— On ira demain, dit-il. On y plantera quelque chose. Des immortelles, ou un sakura, si la terre veut bien de lui.

Il se leva, l'entraînant avec lui vers la terrasse, cet espace suspendu entre le roc et le vide. L'air était plus frais, chargé de l'humidité de la nuit naissante. Matteo passa son bras autour de la taille d'Akane. Elle se blottit contre lui, sa tête reposant contre son cœur. Elle écoutait. Le rythme était régulier, puissant. Un tambour de guerre devenu un battement de paix.

— Tu m'entends ? murmura-t-il.

— Oui.

— C'est pour toi. Tout ça, c'est pour toi.

Au loin, les lumières de Bastia scintillaient comme des perles de soufre le long de la côte. Le faisceau du phare balayait l'obscurité, rappel constant qu'il y a toujours une lumière pour ceux qui osent regarder. Le silence reprit ses droits. Un silence épais, habité par les promesses de demain. Ils étaient deux naufragés ayant enfin trouvé leur île.

Lorsqu'il l'embrassa, ce ne fut pas le baiser d'un été qui s'achève. Ce fut le baiser du premier jour d'une vie nouvelle. C'était un goût de myrte, de sel et d'éternité. Le contact de leurs lèvres était d'une douceur qui contrastait avec la rudesse du décor, un baiser de soie sur un mur de granit. À cet instant, le Sakura n'était plus une fleur fragile et le Myrte n'était plus une plante sauvage. Ils s'étaient entrelacés, leurs racines plongeant dans le même sol, se nourrissant du même amour farouche.

L'automne était là, avec ses possibles, ses pluies bienfaitrices et ses matins frais. Le bar « U Filanciu » brillait doucement derrière eux, une lanterne solitaire dans la nuit corse, témoin silencieux d'un pacte que ni le temps, ni les hommes ne pourraient plus briser.

Matteo plongea son visage dans le creux de son cou, inhalant l'odeur sauvage et indestructible de l'immortelle. Ici, avec elle, il n'avait plus besoin d'être un roc. Il pouvait être un homme. Simplement un homme qui aime.

— On est à la maison, Matteo, chuchota-t-elle.

Ils restèrent là, longtemps, silhouettes fondues dans le paysage, tandis que l'automne s'installait doucement sur l'île de Beauté, promettant des jours de paix, loin du bruit furieux des hommes. La nuit était tombée, mais pour eux, le jour ne faisait que commencer.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Myrte et le Sakura : Un Automne à Bastia"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)